

# LE PEUPLE DE L'ABÎME

JACK LONDON



Éditions l'Escalier



LE PEUPLE DE L'ABÎME

Jack London

1902

Photographies de Jack London

*Traduction de Louis Postif*





Les grands prêtres et les gouverneurs dirent alors :  
« Oh, notre Seigneur et notre Maître, nous ne sommes pas coupables,  
Nous avons construit comme nos pères l'avaient fait avant nous,  
Regarde ton image, comme nous l'avons maintenue  
Souveraine et seule, à travers tout notre pays.

Notre tâche est difficile : avec l'épée et la flamme  
Nous avons défendu ton sol, et l'avons laissé inchangé,  
Et de nos houlettes acérées, nous avons conservé,  
Comme tu nous l'avais confié, ton troupeau de moutons. »

Alors le Christ fit venir un ouvrier,  
Un homme à l'air stupide, hagard et abruti,  
Et une orpheline dont les doigts décharnés  
Avaient du mal à repousser la faute et le péché.  
Puis il les fit asseoir au milieu d'eux,  
Et comme ils rentraient les parements de leurs beaux atours  
Par crainte de se salir, « Voilà, leur dit-il,  
L'image que vous avez faite de moi. »

James Russell LOWELL.

£1 = 20 shillings = 240 pence

Voir page 135 pour une approche du coût de la vie.

NdlE : Certains originaux des prises de vues de London, négatifs et positifs, ont été perdus. Seuls restent les tirages des journaux et de l'édition de Macmillan de 1903. La qualité s'en ressent, mais il nous a semblé important de ne pas nous en passer.

Nous avons aussi gardé les montages et indications de recadrage apparaissant sur quelques photos.

## PRÉFACE

Les expériences que je relate dans ce volume me sont arrivées personnellement durant l'été 1902. Je suis descendu dans les bas-fonds londoniens avec le même état d'esprit que l'explorateur, bien décidé à ne croire que ce que je verrais par moi-même, plutôt que de m'en remettre aux récits de ceux qui n'avaient pas été témoins des faits qu'ils rapportaient, et de ceux qui m'avaient précédé dans mes recherches. J'étais parti avec quelques idées très simples, qui m'ont permis de me faire une opinion : tout ce qui améliore la vie, en renforçant sa santé morale et physique, est bon pour l'individu ; tout ce qui, au contraire, tend à la détruire est mauvais.

Le lecteur s'apercevra bien vite que c'est cette dernière catégorie (ce qui est mauvais) qui prédomine dans mon ouvrage. L'Angleterre était pourtant, au moment où j'ai écrit ces lignes, dans une période qu'il est convenu d'appeler « le bon vieux temps ». La faim et le manque de logements que j'ai pu constater sévissaient pourtant à l'état chronique, et la situation ne s'est nullement améliorée lorsque le pays est devenu très prospère. Un hiver extrêmement rigoureux suit à cet été 1902. Chaque jour, d'innombrables chômeurs se rassemblaient en processions (il y en avait parfois une douzaine en même temps) qui défilaient dans les rues de Londres en réclamant du pain. Mr Justin McCarthy, dans un article publié dans le *New York Independent* en janvier 1903, décrit ainsi brièvement la situation :

*« Les asiles ne sont pas assez grands pour recevoir les foules de chômeurs qui viennent quotidiennement frapper à leurs portes, et demandent qu'on leur donne un toit et de quoi se nourrir. Toutes les institutions charitables sont débordées — elles ont épuisé leurs ressources en ravitaillant les habitants affamés des caves et des greniers des rues et des ruelles de Londres. Les succursales de l'Armée du Salut, dans les différents quartiers, sont assiégées par la horde des sans-emploi et des affamés, et n'ont même plus de quoi leur procurer le moindre abri et le moindre secours. »*

On m'a reproché d'avoir brossé de Londres un tableau noirci à souhait. Je crois cependant avoir été assez indulgent. L'idée que j'ai de la société est moins axée sur les partis politiques que sur les individus qui composent cette société. Cette dernière est en perpétuelle évolution, tandis que les partis s'effritent et deviennent rapidement bons pour la poubelle. Tant que les hommes et les femmes de l'Angleterre feront preuve de cette

bonne santé et de cette belle humeur qui les caractérisent, l'avenir est pour eux, à mon avis, florissant et prospère. Mais la plupart des groupements politiques qui gèrent si mal les destinées de ce pays sont — et, là aussi, c'est mon opinion — destinés à la décharge publique.

Jack London, *Piedmont, Californie*



## I - LA DESCENTE

« Ce que vous désirez est impossible » — telle fut la réponse péremptoire qui me fut donnée par des amis auxquels je demandais conseil, avant de m'en aller plonger, corps et âme, dans l'East End de Londres. Ils ajoutèrent que je ferais mieux de m'adresser à la police, qui me procurerait un guide. Il était visible que je n'étais pour eux qu'un simple fou, venu les trouver avec plus de lettres de recommandation que de bon sens, et dont ils flattaient poliment la manie.

Je protestai :

« Mais je n'ai rien à faire avec la police ! Ce que je veux, c'est pénétrer tout seul dans l'East End, et constater par moi-même ce qui s'y passe. Je veux savoir comment les gens vivent là-bas, pourquoi ils y vivent et ce qu'ils y font. Je veux, en un mot, partager leur existence. »

« Vous n'allez tout de même pas vivre là-dedans », s'exclamèrent-ils en chœur, avec un air de désapprobation à peine dissimulée. « Il y a là-bas des endroits où, à ce que l'on dit, la vie d'un homme ne vaut pas deux pence... »

« C'est justement ces endroits-là que je veux visiter », m'exclamais-je en les interrompant.



*Dorset Street, Spitafields. La pire rue de Londres.*

« Puisqu'on vous dit que c'est impossible ! »

Je brusquais la conversation, un peu irrité par leur incompréhension.

« Ce n'est pas pour m'entendre dire cela que je suis venu vous trouver ! Vous voyez, je suis étranger dans ce pays, et je voudrais que vous me disiez tout ce que vous savez sur l'East End, pour que je puisse avoir une base pour commencer mes travaux. »

« Mais nous ne savons absolument rien sur l'East End, sauf que ça se trouve là-bas, quelque part... » Et ils agitèrent leurs mains vaguement dans la direction où le Soleil, en de rares occasions, daigne se montrer à son réveil.

« Alors, puisque c'est comme cela, répliquai-je, je vais m'adresser à l'Agence Cook. »

« Très bien ! Parfait ! » approuvèrent-ils, soulagés. « Cook saura sûrement. »

Mais, ô Cook, ô Thomas Cook & Son, toi qui repères, sur toute la surface du globe, les pistes et les sentiers vénérables, poteau indicateur vivant de l'univers entier, toi qui tends une main fraternelle au voyageur égaré et qui, immédiatement et sans la moindre hésitation, peux m'expédier facilement et en toute sécurité aux profondeurs de l'Afrique ou au cœur même du Tibet, ô Thomas Cook, l'East End de Londres, qui est à peine à un jet de pierre de Ludgate Circus, tu n'en connais pas le chemin !

« Vous ne pourrez pas mettre à exécution votre projet, me déclara le préposé au Bureau des Voyages de l'Agence Cook, de l'Agence de Cheap-side, C'est... hem... c'est si peu courant... »

Et, comme j'insistais, il reprit, avec autorité :

« Vous devriez aller voir la police. Ce n'est pas notre habitude de promener les touristes dans l'East End, nous ne recevons jamais de demandes pour les amener là-bas, et nous ne connaissons absolument rien de cet endroit. »

« Ça n'a pas d'importance », fis-je négligemment, pour m'éviter d'être balayé hors de son bureau par le flot de ses objections. « Voici quelque chose que vous pouvez faire pour moi. Je voudrais vous prévenir de mes projets afin que, si par hasard il m'arrivait malheur, vous puissiez m'identifier. »

« Ah, je comprends, vous désirez que, si l'on vous assassine, nous soyons en mesure d'identifier votre cadavre. »

Il avait dit cela avec tant de bonhomie et de sang-froid qu'à cet instant même je crus voir ma dépouille mortelle, rigide et mutilée, étendue sur une dalle où ruisselait sans arrêt un robinet d'eau glacée. Il se penchait tristement sur mon cadavre, et s'efforçait patiemment d'identifier le corps de cet Américain complètement fou qui avait, envers et contre tous, prétendu visiter l'East End.

« Non, non, ce n'est pas cela, répliquai-je. Je voudrais simplement que vous puissiez me reconnaître si j'étais pris dans une sale affaire avec les bobbies.<sup>1</sup> » Je me rengorgeais en prononçant ce dernier mot, heureux de voir que je mordais à l'argot indigène.

---

1 - Policiers anglais.

Mais l'homme s'excusa encore :

« C'est une question hors de ma compétence. Il faut vous adresser au bureau principal de l'Agence. Il y a si peu de précédents... »

Le chef du bureau principal poussa quelques « Hem ! Hem ! » bien sentis, puis bégaya : « Nous nous sommes fait une règle d'ignorer l'état civil de nos clients. »

« Dans le cas présent, insistai-je, c'est le client lui-même qui vient vous prier de donner sur lui, s'il y a lieu, les renseignements nécessaires. »

Il émit de nouveaux « Hem ! Hem ! », et je vis qu'il ruminait je ne sais quoi dans sa gorge. Je me hâtai de prendre les devants.

« Naturellement m'excusai-je, je sais que le cas est entièrement nouveau. Mais... »

« C'est ce que j'allais vous dire, le cas est sans précédent, et je crains fort que nous ne puissions rien pour vous. »



*Nulle part, dans les rues de Londres, on ne peut échapper au spectacle de l'abjecte pauvreté.*

Je partis cependant avec l'adresse d'un détective qui vivait dans l'East End, et dirigeai mes pas vers le Consulat général américain. Et là, je trouvai enfin un homme avec qui m'entendre. Pas de « Hem ! Hem ! » pas de sourcils levés ni d'hésitation à me répondre, ni d'étonnement décourageant, ouvert ou dissimulé. Au cours de la première minute, je lui dis qui j'étais et le mis au courant de mon projet, qu'il trouva tout naturel. Durant la seconde minute, il me demanda mon âge, mon poids et ma taille, et me toisa des pieds à la tête. Et au cours de la troisième minute, tandis

qu'il me tendait la main en guise d'au revoir, il me déclara : « Parfait, Jack. Je ne vous laisse pas tomber, je vais vous suivre à la trace. »

Je poussai un soupir de soulagement. Ayant brûlé tous mes vaisseaux, j'étais libre de me plonger dans ce désert humain que tout le monde semblait ignorer. Mais presque aussitôt, je rencontrai une nouvelle difficulté sous les espèces de mon cabby<sup>2</sup>, personnage éminemment décoratif à barbe grise, et qui m'avait, avec une imperturbable sérénité, véhiculé plusieurs heures durant à travers la Cité.

« Conduis-moi à l'East End », ordonnai-je en m'asseyant dans la voiture.

« Où cela, monsieur ? » demanda-t-il avec une surprise non déguisée.

« Dans l'East End, n'importe où. Allons, marche ! »

Le cab roula, sans but bien précis, quelques minutes, puis s'arrêta soudain. L'ouverture pratiquée au-dessus de ma tête se découvrit, et je vis apparaître le cocher qui me regardait perplexe.

« Dites-moi, où donc que vous m'avez dit que vous vouliez aller ? »

« Dans l'East End, je viens de te le dire. N'importe où, conduis-moi où tu voudras. »

« Mais à quelle adresse ? »

« Tu ne comprends donc pas l'anglais ? » m'écriais-je d'une voix de tonnerre. « Conduis-moi immédiatement à l'East End, et plus vite que ça ! »

Il était plus qu'évident qu'il n'avait pas encore compris, mais il sortit sa tête de l'ouverture et fit partir son cheval en grommelant.



*Des vieillards des deux sexes fouillaient dans les ordures abandonnées dans la boue.*

Nulla part, dans les rues de Londres, on ne peut échapper au spectacle de l'abjecte pauvreté qui s'y étale. Cinq minutes de marche vous conduiront

---

2 - Conducteur de cab, voiture à chevaux.

à un quartier sordide. Mais la région où s'engageait ma voiture n'était qu'une misère sans fin. Les rues grouillaient d'une race de gens complètement nouvelle et différente, de petite taille, d'aspect miteux, la plupart ivres de bière. Nous roulions devant des milliers de maisons de briques, d'une saleté repoussante, et à chaque rue transversale apparaissaient de longues perspectives de murs et de misère.

Çà et là, un homme ou une femme, plus ivre que les autres, marchait en titubant. L'air même était alourdi de mots obscènes et d'altercations. Devant un marché, des vieillards des deux sexes, tout chancelants, fouillaient dans les ordures abandonnées dans la boue pour y trouver quelques pommes de terre moisies, des haricots et d'autres légumes, tandis que de petits enfants, agglutinés comme des mouches autour d'un tas de fruits pourris, plongeaient leurs bras jusqu'aux épaules dans cette putréfaction liquide, pour en retirer des morceaux en état de décomposition déjà fort avancée, qu'ils dévoraient sur place.

Nous ne croisâmes pas un seul autre cab pendant tout le trajet, et, à la façon dont les gosses couraient après le mien, ce dernier semblait une apparition venue d'un monde surnaturel. Et toujours, inlassablement, les murs de briques sordides, le pavé visqueux, les rues pleines de cris. Pour la première fois de ma vie, la peur de la foule s'empara de moi. C'était comme la peur de la mer, et toutes ces misérables multitudes, qui défilaient rues après rues, me semblaient autant de vagues moutonnant sur quelque océan, immense et nauséabond, m'enserrant de toutes parts, menaçant de bondir sur moi et de m'engloutir.

« Stepney, monsieur ! La gare de Stepney ! » m'annonça le cocher en approchant la tête, une fois de plus, de la lucarne.



*Une boutique de vieux vêtements.*

Je jetai un coup d'œil dehors. C'était en effet une véritable gare de chemin de fer qui se trouvait là, et mon cocher m'y avait amené désespéré-

ment, comme vers le seul endroit civilisé dont il avait jamais entendu parler, en ce désert.

« Et puis après ? » lui répondis-je.

Le pauvre homme marmotta à part lui quelques paroles inintelligibles, hocha la tête et prit un air très malheureux. Il se décida enfin à articuler : « Je suis ici dans un pays que je ne connais pas. Si cela ne vous va pas de descendre à la gare de Stepney, Dieu me damne si je sais ce que vous voulez faire ! »

« Mais je vais te le dire, ce que je veux faire ! Continue à me trimbaler, et regarde si tu ne vois pas une boutique de fripier. Dès que tu en verras une, continue ton chemin jusqu'au prochain coin de rue, arrête-toi, et laisse-moi descendre. »

Je pouvais voir, à la mine qu'il faisait, qu'il commençait à se demander s'il recevrait le prix de sa course, mais un peu plus tard, il s'arrêta au coin d'une rue et m'informa qu'un peu en arrière je trouverais une boutique de vieux vêtements.

Puis, n'y tenant plus, il me demanda, d'un ton suppliant : « Payez-moi maintenant ? Vous me devez déjà sept shillings et six pence. »

« Je le sais bien », répondis-je en riant. « Je vais te donner ce que je te dois, rien que pour avoir le plaisir de ne plus te revoir. »

« Sapristi ! Ça sera bien la dernière fois que vous me voyez, si vous ne me payez pas tout de suite », me rétorqua-t-il.



*Petitcoat Lane*

Mais une foule de badauds dépenaillés entourait déjà le cab. Je me mis à rire de nouveau, et revins sur mes pas, jusqu'à la boutique en question.

Une nouvelle difficulté surgit : faire comprendre au marchand que je désirais réellement acheter de vieux habits. Après des tentatives inutiles pour



me vendre contre mon gré une veste et un pantalon qui ne m'allaient pas du tout, il se décida enfin à me déballer des monceaux de vieilles nippes, non sans prendre un air entendu et me lancer de transparentes insinuations. Il faisait cela avec l'intention évidente de me laisser voir qu'il avait deviné qui j'étais, pour me forcer à payer le prix le plus cher, par peur qu'il ne me dénonce à la police.

Pour lui, je ne pouvais être qu'un homme qui avait maille à partir avec la justice, ou un criminel de haute volée, ayant traversé l'océan pour venir me réfugier en Angleterre — et dans tous les cas, quelqu'un qui évite les flics. Je discutai pied à pied avec lui sur la fantastique différence entre le prix réel de la marchandise et celui qu'il en désirait, ce qui eut pour effet de dissiper immédiatement ses soupçons. Il prit alors son parti de traiter, tout bonnement, un marché difficile avec un client peu commode. Finalement, mon choix s'arrêta sur un pantalon fort râpé, mais encore solide, sur une veste de chauffeur usée jusqu'à la corde et à laquelle il ne restait plus qu'un seul bouton, une paire de brodequins qui avaient visiblement servis dans un endroit où l'on pelletait du charbon, une ceinture en cuir très étroite, et une casquette en toile crasseuse. Mes vêtements de dessous et mes chaussettes étaient neufs et chauds, mais n'étaient pas assez beaux pour qu'un vagabond américain dans la dèche puisse les porter sans trop attirer l'attention sur lui.



*Petitcoat Lane*

« Vous, vous êtes drôlement roublard », dit-il en feignant l'admiration, comme je lui tendais les dix shillings sur lesquels nous nous étions à la fin mis d'accord. « Le diable m'emporte si vous n'avez pas été traîné dans Petticoat Lane<sup>3</sup> avant de vous rabattre sur moi. Votre pantalon vaut, à lui seul, cinq bobs, et n'importe quel débardeur me donnerait deux shillings et six pence pour les souliers. Je ne parle pas de la veste ni de la casquette, ni du gilet qui est presque neuf, ni de tout le reste. »

« Combien est-ce que vous m'en donneriez maintenant du pantalon seul ! » lui demandai-je à brûle-pourpoint. « Je vous ai payé tout le lot dix bobs<sup>4</sup>, reprenez-le pour huit ! Et, croyez-moi, c'est pour rien ! »

Il se contenta de ricaner tout en hochant la tête. Bien que j'eusse fait une excellente affaire, je restai sur l'impression qu'il en avait fait une encore meilleure.

Je retrouvai le cabby en compagnie d'un policeman, tous deux discutant mystérieusement. Le policeman, après m'avoir examiné des pieds à la tête, arrêta plus particulièrement son regard sur le ballot que je tenais sous le bras, et partit, laissant le cocher tout seul, peu rassuré. Ce dernier prétendit ne pas faire avancer d'un pas son cheval avant que je ne lui aie versé les sept shillings et six pence que je lui devais. Après que je me fus acquitté de ma dette, il me dit qu'il était prêt à me conduire jusqu'au bout de la Terre, si je le désirais, s'excusant avec profusion pour l'insistance qu'il avait mise à se faire régler, et expliquant qu'on tombe parfois sur d'étranges clients, dans la bonne ville de Londres.

Mais il n'eut seulement à me conduire qu'à Highbury Vale, au nord de Londres, où mes bagages m'attendaient. Là, le lendemain, je quittai mes chaussures (tout en regrettant leur légèreté et leur confort), et le costume gris et agréable que j'avais porté pendant tout mon voyage, et je commençais à revêtir les vieilles hardes que d'autres hommes que je n'arrivais pas à me représenter avaient portées avant moi ; certainement, de bien pauvres bougres pour s'en défaire au prix infime qui avait dû leur en être donné.

Avant d'enfiler mon gilet, qui était muni de manches, je m'occupais d'y coudre intérieurement, à l'aisselle, un souverain<sup>5</sup> qui tenait peu de place mais pourrait m'être d'un grand secours en cas de besoin. Puis je m'assis et me pris à philosopher sur les belles et grasses années qui avaient rendu mon épiderme si doux et amené mes nerfs à fleur de peau. Le gilet était rugueux et râpeux comme une chemise de crin, et j'en suis certain, le plus masochiste des ascètes n'a jamais souffert autant que je l'ai fait dans les vingt-quatre heures qui ont suivi.

Le reste de mon costume se laissa revêtir sans trop de difficultés, bien que chasser les brodequins fut tout un problème. Aussi rigides, aussi durs que s'ils avaient été en bois, ce ne fut qu'après en avoir assoupli les tiges à coups de poing répétés que je parvins à y glisser mes pieds. Puis, ayant

---

3 - Marché aux puces spécialisé dans les vêtements

4 - Bob : shilling.

5 - Monnaie d'or valant une livre sterling.



ainsi fait, muni de quelques shillings, d'un couteau, d'un mouchoir, de quelques cahiers de papier à cigarettes et de tabac à même mes poches, je descendis les escaliers d'un pas pesant, disant au revoir à mes amis qui avaient si mal auguré de mon entreprise. Comme je franchissais la porte, la femme à tout faire, qui était d'âge moyen et de mine accorte, ne put réprimer une sorte de grimace qui plissa ses lèvres et les ouvrit démesurément, jusqu'à ce que sa gorge, par une sorte de solidarité involontaire, fasse entendre ce bruit animal baroque que les gens civilisés appellent le rire.

À peine avais-je fait quelques pas dans la rue que je fus impressionné par le changement complet produit par mes nouveaux vêtements sur ma condition sociale. Toute trace de servilité avait disparu dans l'attitude des gens du peuple avec lesquels j'entrais en contact. En un clin d'œil, pour ainsi dire, j'étais devenu l'un d'entre eux. Ma veste râpée et déchirée aux coudes signalait à tout venant la classe à laquelle j'appartenais, et dont ils faisaient eux aussi partie. Nous étions désormais de la même race : à la place de la flagornerie servile et de l'attention trop respectueuse dont j'avais été l'objet jusqu'ici, je partageais maintenant avec eux une sorte de camaraderie familière. L'homme en costume de velours côtelé et au foulard crasseux ne s'adressait plus à moi en me disant « Monsieur » ou « Gouverneur », mais me donnait maintenant du « mon pote » gros comme le bras ! C'est un terme exquis et plein de cordialité, dont la sonorité a une chaleur, une intimité que l'autre terme ne possède pas. Gouverneur ! Cela sent la puissance, l'autorité, la supériorité — c'est le tribut que rend l'inférieur au supérieur dans l'espoir secret que celui à qui ce vocable s'adresse voudra bien s'alléger de quelques menues monnaies. C'est, en fait, une façon déguisée de mendier.

Tout cela m'apporta une satisfaction imprévue, que je savourai dans mes guenilles, satisfaction qui sera toujours refusée à l'Américain qui voyage à l'étranger, spécialement en Europe. Si celui-ci n'est pas riche comme Crésus, il se trouvera rapidement réduit à l'état de pauvreté, et il en aura très nettement conscience, par la horde des voleurs qui s'attachent à ses basques du matin au soir, rampent à ses pieds, et mettent à plat son portefeuille d'une façon qui ferait rougir même les usuriers les plus aguerris.

Dans mes guenilles, j'échappais à la peste du pourboire, et pouvais coudoyer les autres hommes sur un pied d'égalité. Bien plus, avant la fin de la journée, les rôles s'étaient complètement inversés, et c'est moi qui disais un « merci » reconnaissant à un gentleman dont j'avais tenu le cheval, et qui avait laissé tomber un penny au creux de ma main avide.

Je découvris un tas d'autres changements, survenus à cause de mon nouvel accoutrement. Lorsque je traversais, par exemple aux carrefours, les encombrements de voitures, je devais décupler mon agilité pour ne pas me faire écraser. Je fus frappé par le fait que ma vie avait diminué de prix en proportion directe avec la modicité de mes vêtements. Avant, quand je demandais mon chemin à un policeman, il me demandait toujours si je voulais prendre un omnibus ou un cab. Maintenant cette question se résumait à : « À pied ou en omnibus ? » Aux gares de chemin de fer, on me

tendait automatiquement un ticket de troisième classe avant même que j'aie pu formuler mes intentions.

Mais tous ces inconvénients trouvaient leur compensation. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais face à face avec la classe la plus basse de l'Angleterre, et j'apprenais à connaître ces gens pour ce qu'ils étaient. Quand, au hasard d'une rencontre dans un bar ou au coin d'une rue, les badauds et les ouvriers s'adressaient à moi, ils me parlaient d'égal à égal, exactement comme ils se parlaient entre eux, sans l'arrière-pensée de me voir leur donner quelque chose pour les propos qu'ils me tenaient ou pour la façon dont ils les tenaient.

Et quand, enfin, je pus pénétrer dans l'East End, je fus tout heureux de constater que ma peur de cette foule avait disparu. J'en faisais partie maintenant. L'immonde et nauséabond océan où je m'étais fourré s'était refermé sur moi, j'y avais imperceptiblement glissé. Et je n'y éprouvais plus rien de désagréable, sauf cette ignoble veste de chauffeur, qui continuait à me gratter la peau.

## II - JOHNNY UPRIGHT

Je ne vais pas vous donner l'adresse de Johnny Upright<sup>6</sup>. Qu'il me suffise de vous dire qu'il demeure dans l'une des rues les plus respectables de l'East End. Elle serait considérée comme minable aux États-Unis, mais ici elle fait figure de verte oasis dans ce désert de l'Est londonien. Elle est environnée de tous côtés d'un innombrable entassement de misère, et de rues où viennent jouer une ribambelle de gosses déjà contaminés et sales. Mais ses propres pavés sont comparativement vides de toute cette marmaille qui n'a pas d'autre place pour s'ébattre, et elle semble désertique, tant elle est délaissée.

Chaque maison dans cette rue, comme dans toutes les autres d'ailleurs, est appuyée sur sa voisine, avec une seule entrée, et mesure à peu près six mètres de large. Elle possède sur l'arrière une petite courette entourée d'un mur de briques d'où, lorsqu'il ne pleut pas, on peut admirer le ciel couleur d'ardoise. Mais il est bon de noter que c'est l'opulence, dans cet East End. Quelques-uns des habitants de la rue sont même si bien huppés qu'ils peuvent se payer le luxe d'une « esclave ». Johnny Upright en a une. Je le sais bien : elle a été la première personne que j'aie connue dans cette partie si étonnante du monde.

---

6 - Johnny le Régulier.



*Une esclave de l'East End*

J'arrivai donc à la maison de Johnny Upright, et l'« esclave » vint m'ouvrir. Sa condition dans la vie était pitoyable et méprisante, mais c'est un air de pitié et de mépris qu'elle laissa tomber sur moi. Elle manifesta le désir évident de voir s'abrégier notre conversation — nous étions dimanche, Johnny Upright n'était pas à la maison, et c'était tout. Comme je continuais à discuter pour voir si c'était vraiment tout, Madame Johnny Upright, attirée par le bruit arriva. Elle commença par réprimander la fille pour ne pas m'avoir claqué la porte au nez, puis elle tourna vers moi ses regards.

Non, M. Johnny Upright n'était pas à la maison, et d'ailleurs, il ne voyait personne le dimanche. C'est bien dommage, dis-je. Est-ce que je voulais du travail ? Non, c'était tout à fait le contraire. J'étais venu voir Johnny Upright pour lui proposer une affaire qui pourrait lui être profitable.

Un changement intervint immédiatement sur le déroulement des événements. Le gentleman dont nous parlions était à l'église, mais serait de retour dans une petite heure, et pourrait sans doute me recevoir.

« Voulez-vous vous donner la peine d'entrer ? » — non, non, la femme n'alla quand même pas jusque-là, bien que je sollicitais cette invitation en lui racontant que j'allais me promener jusqu'au coin de la rue pour attendre dans un café. J'allai donc au coin de la rue, mais, comme c'était l'heure de l'Office, le « pub » était fermé. Une petite pluie ridicule tombait, et, faute de mieux, je m'assis sur le seuil d'une porte voisine.

L'« esclave », toujours aussi mal soignée et très embarrassée, vint me prévenir que Madame m'autorisait à entrer chez elle et à patienter dans la cuisine.

« Il y a tellement de gens qui viennent pour chercher du travail ! » s'ex-cusa Madame Johnny Upright. « J'espère que vous n'avez pas été vexé par la façon dont je vous ai reçu. »

« Non, non, pas du tout », répondis-je d'une manière seigneuriale, me drapant dans toute la dignité de mes guenilles. « Je comprends très bien, je vous assure. Je suppose que vous devez être empoisonnée toute la journée par des gens qui cherchent du travail ! »

« C'est vrai », répondit-elle avec un regard éloquent. Elle me fit alors pénétrer non pas dans la cuisine, mais dans la salle à manger — faveur que je mis sur le compte de mes manières élégantes.

La salle à manger, qui se trouvait sur le même palier que la cuisine, était creusée à un mètre au-dessous du niveau du sol, et si sombre que, bien qu'il soit midi, je dus attendre quelques instants avant que mes yeux s'habituent à l'obscurité ambiante. Une pauvre lueur filtrait à travers une fenêtre au niveau du trottoir, et je constatai qu'elle était toutefois suffisante pour permettre de lire son journal.

Tandis que j'étais en train d'attendre la venue de Johnny Upright, je voudrais ouvrir une parenthèse et vous expliquer mon but : je voulais vivre, manger et dormir avec les gens de l'East End, mais je devais en même temps avoir un port d'attache, pas trop loin, pour m'y réfugier de temps à autre, ne serait-ce que pour constater que les bons vêtements et la propreté existaient toujours. Je pourrais aussi, par la même occasion, y recevoir mon courrier, rédiger mes notes et m'y changer éventuellement.

Dans tout ceci, il y avait néanmoins un sérieux problème. Une chambre où mes affaires seraient en sécurité, cela voulait dire automatiquement une propriétaire susceptible d'avoir des soupçons sur un gentleman menant double vie. D'autre part, une propriétaire qui ne se serait pas occupée des activités de ses locataires ne m'aurait inspiré aucune confiance quant à la sécurité de mes biens. C'est pour résoudre ce dilemme que je venais voir Johnny Upright. Un détective en activité pendant une bonne trentaine d'années dans ces quartiers de l'East End, bien connu sous le nom que lui avait donné l'un des accusés à la barre, était exactement le genre d'individu qui pouvait à la fois m'indiquer l'adresse d'une propriétaire honnête, et la tranquilliser sur mes étranges allées et venues.

Ses deux filles arrivèrent de l'église avant Johnny Upright, élégantes dans leurs atours du dimanche. On pouvait malgré tout retrouver en elles cette beauté fragile et délicate qui caractérise les filles cockneys : une simple promesse qui ne résiste pas au temps, condamnée qu'elle est à s'estomper rapidement, comme la couleur d'un ciel au soleil couchant.

Elles me dévisagèrent avec une franche curiosité, et décidèrent que je devais être une sorte d'animal extraordinaire, car elles ne s'occupèrent plus de moi pendant toute la suite de mon attente. Johnny Upright arriva enfin, et me pria de bien vouloir monter pour discuter avec lui.

« Parlez fort, m'interrompit-il dès les premiers mots, j'ai un mauvais rhume et je n'entends pas très bien. »

Les trucs de ce vieux limier de Sherlock Holmes !

Je me demandais où pouvait bien se terrer le complice dont le rôle était de noter toutes les informations intéressantes que je laisserai échapper à haute et intelligible voix. Plus je connais Johnny Upright, plus je suis intrigué : je n'arrive pas à savoir s'il avait vraiment un rhume, ou si l'un de ses comparses était dissimulé dans la pièce voisine. Mais une chose est certaine, je m'étais donné la peine d'expliquer bien clairement à Johnny Upright ce qui m'amenait chez lui et quels étaient mes projets ; il remit malgré tout son jugement au lendemain. À l'heure dite, je débarquai donc chez lui d'un cab avec mes vêtements normaux. Il me salua de façon fort aimable, et m'invita à descendre dans la salle à manger pour rejoindre sa famille qui prenait le thé.

« Nous sommes des gens de condition modeste, fit-il, on n'est pas riches et il faut nous prendre pour ce que nous sommes, vous savez, juste de pauvres diables qui essayent de s'en tirer. »

Les deux filles rougirent, et se trouvèrent tout embarrassées en venant me dire bonjour. Il faut reconnaître qu'il ne leur rendait pas la tâche très facile :

« Ah ! ah ! ah ! », hurla-t-il de joie tout en claquant la table à main nue jusqu'à en faire trembler le couvert. « Mes filles ont pensé hier que vous veniez nous mendier un bout de pain ! Ah ! ha ! ho ! ho ! »

Elles protestèrent violemment, tout en écarquillant les yeux et en affichant le rouge de la honte sur leurs joues, comme si c'était une marque de réelle subtilité que d'être capable de discerner sous ses guenilles un homme qui n'avait nul besoin d'être vêtu de la sorte.

Puis, tandis que je mangeais du pain tartiné de marmelade, le malentendu se poursuivit, les deux filles croyant m'avoir manqué de respect en me prenant pour un mendiant, et le père voulut bien considérer que c'était le plus magnifique compliment à mon art du déguisement, que d'avoir pu ainsi se tromper sur mon compte. Je m'amusai de tout cela, et pris bien du plaisir à avaler mon pain, ma marmelade et mon thé. Puis Johnny Upright pensa à m'indiquer une chambre. Elle était située à quelques pas, dans sa propre rue si opulente et si respectable, dans une maison toute pareille à la sienne — ce qui était là une marque d'estime amicale, croyez-moi.

### III - MA CHAMBRE ET QUELQUES AUTRES

Si l'on voulait bien se rendre compte qu'elle était située dans l'East End, la chambre, que je louais six shillings, ou un dollar et demi par semaine, n'était pas une si mauvaise affaire. Pour un Américain, elle paraissait grossièrement meublée, inconfortable et minuscule. Et lorsque j'eus ajou-

té à son piètre ameublement une table pour ma machine à écrire, il me fut presque impossible de m'y retourner. Au mieux, je rampais par une sorte de marche vermiculaire qui exigeait de moi une grande dextérité et beaucoup de présence d'esprit.



*Ma chambre et quelques autres*

M'étant installé, ou plutôt ayant déposé mes menus objets, j'enfilai mes vêtements de gueux, et sortis faire un petit tour. Comme toute cette histoire d'appartements était encore bien fraîche dans ma mémoire je me mis à les regarder avec plus d'intérêt, en me plaçant dans l'hypothèse que j'étais un jeune homme pauvre, marié et père d'une nombreuse famille.

Les maisons à louer étaient rares et très espacées. Tellement éloignées les unes des autres, qu'après avoir parcouru plusieurs miles en zigzags sur tout un quartier je n'étais pas plus avancé. Je n'avais pas pu trouver une seule maison à louer — preuve indiscutable que le quartier était « saturé ».

Bien sûr le jeune homme pauvre et chargé de famille que je prétendais être n'avait aucune chance de trouver une maison à louer dans cette région si peu hospitalière. Je me rejetai donc sur les chambres, non meublées, où il me serait possible de loger ma femme, mes gosses et mon mobilier. Il n'y en avait pas beaucoup, mais j'arrivai à en découvrir quelques-unes. C'étaient en général des chambres seules qu'on me proposait, et que l'on devait considérer comme bien suffisante pour toute la famille d'un pauvre diable, pour s'y loger, cuisiner, manger et y dormir. Lorsque je demandais s'il y avait deux chambres, les sous-loueurs me regardaient de la

même manière insolite, je pense, qu'un des personnages d'Oliver Twist lorsque ce dernier redemandait à manger.

On estimait qu'une chambre devait être suffisante pour y loger un homme pauvre et toute sa famille, et j'appris même que plusieurs familles, qui occupaient des pièces uniques, avaient tellement de place disponible qu'on leur attribuait en plus un ou deux locataires supplémentaires. Lorsque l'on sait que de telles chambres se louent de trois à six shillings par semaine, il faut bien admettre qu'un locataire, chaudement recommandé, peut avoir une petite place sur le plancher pour, disons, huit pence à un shilling. En y ajoutant quelques shillings supplémentaires, il est également possible de prendre sa pension chez son sous-loueur. Je ne me suis pas renseigné sur ce sujet, ce qui est une fâcheuse erreur de ma part, surtout si l'on sait que je faisais toutes ces démarches en me faisant passer pour un père de famille nombreuse.



*Une maison à louer*

Il n'y avait pas de tub dans les maisons que j'ai visitées, mais on m'a affirmé que c'était la règle générale dans les milliers de maisons que j'ai vues. Dans ces conditions, avec ma femme, mes gosses et un ou deux locataires supplémentaires, mal logés dans une pièce trop étroite, le simple fait de se laver dans une cuvette en étain aurait été une opération impraticable. Par contre, on économisait sur le savon, et c'était là tout bénéfique. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, et le Bon Dieu est toujours dans les cieux.

Je ne louai donc aucune chambre, et retournai dans la mienne, dans la rue de Johnny Upright. En pensant à ma femme, mes gosses et aux sous-locataires, et à toutes ces petites cages à poules qu'on m'avait proposées et où j'aurais dû accommoder tout mon monde, ma vision des choses s'était modifiée, et je ne pouvais me faire à l'immensité de ma propre chambre, qui me semblait démesurée. Était-ce bien là la chambre que j'avais louée pour six shillings par semaine ? Impossible ! Mais ma propriétaire, en frappant à ma porte pour voir si tout allait bien, vint dissiper mes doutes.

« Oh, oui, monsieur répondit-elle à une de mes questions, cette rue est une des dernières qui nous reste. Toutes les autres rues étaient comme celle-ci il y a huit ou dix ans, et elles étaient toutes habitées par des gens fort respectables. Mais les autres nous ont forcés à déloger. Tout le monde est parti, maintenant, sauf ici. C'est terrible, monsieur ! »

Elle m'expliqua le procédé de la saturation, par laquelle la valeur locative de tout un quartier monte, en même temps que la qualité de ses habitants descend.

« Vous voyez, monsieur, les gens comme nous ne sont pas habitués à s'entasser comme les autres. Nous avons besoin de plus d'espace. Les autres, les étrangers et ceux des basses classes, peuvent se mettre à cinq ou six familles dans une maison comme la mienne, qui nous suffit tout juste, pour une seule famille. Ils peuvent alors payer bien plus de loyer que nous ne pouvons le faire. C'est vraiment terrible, monsieur. Pensez donc, il y a seulement quelques années, tout le quartier était on ne peut plus respectable. »

Je la regardai — j'avais devant moi une femme, du meilleur rang de la classe laborieuse anglaise, bien élevée, qui se laissait lentement submerger par la marée nauséabonde et bourbeuse de l'humanité que les pouvoirs refoulent à l'est de Londres. Les banques, les usines, les hôtels et les bureaux sortent de terre, et comme les pauvres sont d'une race plutôt nomade, ils émigrent vers l'Est, par vagues successives, saturant et contaminant l'un après l'autre tous les quartiers. Ils obligent les meilleurs ouvriers à s'expatrier sur les bords de la Cité, où l'Abîme les attend. Si cela ne se passe pas à la première génération, c'est le fait de la deuxième ou de la troisième.

La disparition de la rue de Johnny Upright est une simple question de mois. Lui-même ne se fait pas beaucoup d'illusions.

« Dans deux ans, me dit-il, mon bail expire. Mon propriétaire est un homme comme moi. Il n'a pas augmenté le loyer des maisons qu'il possède dans ce coin, et c'est ce qui nous a permis de rester. Mais un jour ou l'autre, il peut vendre, ou mourir, pour nous, c'est la même chose. La maison sera alors achetée par un spéculateur, qui construira un atelier dans le petit bout de cour où je fais pousser ma vigne, puis une autre maison, et la louera à une autre famille. Et voilà, Johnny Upright n'aura plus qu'à s'en aller ! »

Et je vis nettement Johnny Upright, avec sa femme, ses filles, et le souillon qui leur servait de bonne, fuyant comme autant de fantômes vers l'Est, à travers l'obscurité, la ville tentaculaire grondant à leurs pieds.



Mais Johnny Upright ne lutte pas seul. Loin, très loin, sur les bords de la ville, les petits hommes d'affaires, les petits industriels et les notaires opulents ont installé leurs pénates. Ils vivent dans de petits cottages, dans des villas isolées les unes des autres, avec un petit bout de jardin. Ils ont là de quoi remuer, et de l'espace pour respirer. Ils sont tout bouffis d'orgueil, et manifestent un profond mépris pour l'Abîme auquel ils ont échappé, et remercient le Seigneur de n'être pas comme ces gens inférieurs. Et voilà que Johnny Upright arrive, avec la cité tentaculaire à ses trousses. Les maisons de rapport surgissent comme par magie, on construit sur les jardins, les villas sont divisées et subdivisées en plusieurs appartements, et le manteau noir de Londres vient tout engoutir dans son linceul crasseux.

#### IV - UN HOMME DE L'ABÎME

« Dites-moi donc, pourriez-vous me louer une chambre ? »

Tournant la tête, je m'adressai d'un air dégagé à une grosse bonne femme d'âge mûr, propriétaire d'un café pouilleux près du Pool, non loin du Limehouse.

« Ouais », répondit-elle sans enthousiasme, mon apparence étant sans doute nettement en dessous de celle des clients qui fréquentaient généralement son établissement.

Je n'en dis pas plus, et terminai en silence ma tranche de bacon et mon litre de thé fadasse. Elle ne s'intéressa plus à moi jusqu'à ce que, pour payer mon addition de quatre pence, je sortis de ma poche une poignée de dix shillings, qui produisit immédiatement le résultat que j'escomptais.

« Bien sûr que j'ai une chambre pour vous, mon bon monsieur », s'empressa-t-elle de me dire à la vue de tout mon argent. « J'ai de très belles pièces, et je suis certaine que vous vous plairez chez moi. Vous revenez d'un voyage, monsieur ? »

« Combien pour une chambre ? » demandai-je, me souciant peu de sa curiosité.

Elle m'inspecta de bas en haut avec une certaine surprise, puis ajouta : « Je ne loue pas de chambre. Je n'en ai déjà pas assez pour mes clients réguliers, ça n'est pas pour en donner à des clients de passage ! »

« Dans ce cas, je m'en vais chercher autre part », dis-je, d'un air profondément déçu.

Mais la vue de mes dix shillings l'avait aguichée. « Il me reste encore un bon lit que vous pourrez partager avec deux autres messieurs », s'empressa-t-elle d'ajouter. « Des gens tout à fait comme il faut. »

« Mais je ne veux pas coucher avec deux hommes », dis-je.

« Vous m'avez mal comprise », dit-elle. « Il y a trois lits dans la pièce, et elle est très grande. »

« Combien ? » demandai-je.

« Une demi-couronne par semaine. Deux shillings six pence, pour un locataire permanent. Vous vous plairez, avec vos deux compagnons de chambre. L'un d'eux travaille dans un hospice, et il est chez moi depuis deux ans. L'autre est mon locataire depuis six années, oui, ça va faire six ans dans deux semaines qu'il loge chez moi. Il est machiniste de son métier, et c'est vraiment un homme très bien et très comme il faut. Il n'a pas manqué une nuit de travail depuis qu'il est ici. Il se trouve bien chez moi, et il dit qu'il ne pourrait trouver mieux autre part. Il est aussi mon pensionnaire, comme tous les autres locataires, d'ailleurs. »

« Je suppose, insinuai-je d'un air innocent, qu'il doit pouvoir faire des économies... »

« Diable non ! Et il s'en tirerait encore moins bien s'il logeait autre part ! »

Je pensais alors à mon appartement dans les quartiers de l'Ouest, avec plein de place sous le soleil et plein d'air bonifiant. Et c'était là tout ce que cet homme respectable et laborieux avait pu trouver, lui qui n'avait jamais manqué une seule nuit de travail, lui qui dépensait peu et qui était l'honnêteté même, à l'étroit dans une chambre qu'il devait partager avec deux autres locataires pour deux dollars et demi par mois, et qu'il pensait être un paradis, n'ayant aucune expérience sur le reste du monde ! Et moi j'étais là, avec en poche le pouvoir fantastique de mes dix shillings, qui allaient me permettre d'entrer dans sa chambre avec mes vieilles défroques et de partager son toit. L'âme humaine a besoin d'isolement, mais cet isolement doit parfois être rendu plus nécessaire que jamais dans une chambre à trois lits, où le premier venu, rien qu'en faisant tinter une dizaine de shillings, est le bienvenu.

« Ça fait combien de temps que vous êtes là ? » demandai-je.

« Ça fait treize ans, monsieur. Mais pensez-vous que le lit vous ira ? »

Tout en parlant, elle allait et venait dans la petite cuisine dans laquelle elle préparait les repas de ses locataires, qui étaient aussi ses pensionnaires. Depuis le temps que j'étais là, elle n'avait pas cessé de s'affairer tout en bavardant avec moi. C'était une laborieuse ; debout dès cinq heures et demie, et la dernière couchée, elle trimait jusqu'à n'en pouvoir plus, et cela depuis treize ans — avec pour toute récompense des cheveux gris et mal peignés, des vêtements sales, le dos voûté, et une besogne interminable dans ce café infect et nauséabond, tassé dans une ruelle sale et étroite et proche d'une mer, malsaine et fétide, pour ne pas en dire plus.

Comme je m'apprêtais à sortir, elle me demanda d'une voix engageante si je reviendrais pour voir la chambre.

Je me retournai pour la regarder, et réalisai alors la profonde vérité de cette très sage maxime « la véritable vertu trouve sa récompense en elle-même ».

Je revins alors vers elle. « Avez-vous, une fois dans votre vie, pris des vacances », lui demandai-je.

« Des quoi ? »

« Des vacances, un petit séjour à la campagne pendant un ou deux jours, pour changer d'air – enfin, vous savez bien, un petit peu de repos, quoi ! » Elle éclata de rire, et pour la première fois, s'arrêta de travailler.

« Dieu tout-puissant, des vacances ! Pour des gens comme moi ! Vous voulez rire, non ! Attention où vous mettez les pieds », ajouta-t-elle d'un ton bref alors que je trébuchais sur le seuil délabré de son café.

Un peu plus bas, sur le West India Dock, je tombai sur un jeune gars qui regardait tristement l'eau bourbeuse. Une casquette de pompier lui cachait la moitié du visage et tout dans son accoutrement indiquait qu'il s'agissait d'un marin.

« Salut, vieux », lui dis-je pour commencer. « Peux-tu m'indiquer le chemin de Wapping ? »

« Toi, me répondit-il en situant tout de suite ma nationalité, tu es venu d'Amérique sur un bateau à bestiaux ! »

Et là-dessus, nous engageâmes une conversation qui se termina dans un pub, devant deux pintes d'half-and-half, une sorte de mélange de bière et de porter. Nous en arrivâmes alors à plus d'intimité, et lorsque je fis sortir de ma poche, avec une certaine ostentation, la valeur d'un shilling en petite monnaie (j'affirmai que c'était là tout mon avoir), et que je mis six pence à part pour mon lit du soir, et alignai les six autres pour une nouvelle tournée d'half-and-half, il me proposa généreusement de boire la totalité du shilling.



*Un descendant des rois des océans*

« Mon copain, celui qui partage ma chambre avec moi, a pris une sacrée cuite hier soir, m'expliqua-t-il, et les bobbies l'ont emmené. Si tu veux, tu peux venir coucher chez moi. Ça te va ? »

Je répondis par l'affirmative. Nous épongeâmes donc la valeur d'un plein shilling de bière, et je partis passer la nuit chez lui sur un lit misérable, dans un taudis aussi misérable. À la fin de la nuit, je connaissais tout sur lui. Comme mes expériences futures devaient me l'apprendre, il représentait à lui seul une foule innombrable d'ouvriers de la classe la plus basse de Londres.

Il était né à Londres, et son père, un pompier, avait été un ivrogne avant lui. Son enfance s'était passée dans les rues et les docks — il n'avait jamais appris à lire, et n'en avait jamais ressenti le besoin — il considérait cela comme parfaitement inutile et sans aucun intérêt pour un homme de sa condition.

Il avait eu une mère, et de nombreux frères et sœurs braillards, le tout entassé dans deux pièces. Ils arrivaient à survivre par une nourriture plus chiche et moins régulière que celle qu'il se procurait par ses propres moyens. Il ne revenait pas souvent à la maison, sauf les jours de malchance où il n'était pas arrivé à trouver de quoi manger. En chapardant un peu, en mendiant beaucoup le long des rues et sur le port, et aussi en servant à bord comme aide-cuistot ou comme soutier, pour terminer finalement comme pompier, il avait atteint ainsi la force de l'âge.

Au cours de son existence, il s'était forgé pour son usage une sorte de philosophie toute personnelle, pas très belle naturellement mais qui était logique, et lui donnait une certaine raison d'être. Lorsque je lui demandai quel était son but dans la vie, il me répondit sans hésitation « me saouler ». Un petit voyage en mer de temps à autre (car un homme doit travailler pour avoir de l'argent), la paye et, pour terminer, la grande beuverie. Puis les petites soûleries avec des copains de rencontre qui avaient encore quelques petites pièces, comme moi, et, lorsqu'il ne restait plus rien, un autre petit voyage en mer, et le cycle infernal recommençait.

« Et les femmes ? » lui dis-je quand il eut fini de proclamer que la boisson était le but suprême de sa vie.

« Les femmes ! » Il frappa son verre sur le comptoir avec force et dit tout ce qu'il avait sur le cœur. « Les femmes, c'est un truc que mon genre d'éducation m'a appris à laisser tranquille. Ça ne rapporte rien, mon pote, rien du tout ! Qu'est-ce qu'un type comme moi pourrait bien foutre avec une femme, hein ? Il y a eu ma mère, ça m'a suffi. Elle n'arrêtait pas de taper sur les gosses, et de rendre mon paternel dingue lorsqu'il rentrait à la maison, ce qui était rare, ça, c'est vrai mais pour quoi qu'il ne rentrait pas ? C'est à cause de ma mère, elle lui rendait la vie impossible, et c'est pour ça qu'il préférait prendre le large. Et les autres bonnes femmes, tu veux me dire comment elles traitent un pauvre gars comme moi avec ses quelques shillings. C'est une bonne cuite, une grosse bonne cuite que j'ai dans mes poches, et les femmes me feraient vite sortir tout ça jusqu'à ce que je ne puisse même plus me payer un verre. Voilà comment ça se passe, je le sais, j'ai essayé. D'ailleurs où il y a les femmes, il y a toujours des his-

toires, des cris, des scènes, des bagarres et des coups – et puis les bobbies, et les juges, et un mois de travaux forcés à la clef, et puis plus un sou lorsque tu sors de là. »

« Mais qu'est-ce que tu dis d'une femme et de petits enfants, insistai-je, une petite maison, bien à toi, avec tout le tremblement. Dis-moi, tu reviens d'un voyage, les petits gosses sautent sur tes genoux, ta femme, heureuse et souriante, t'embrasse tout en mettant le couvert, et tous les mioches viennent t'embrasser avant d'aller au lit, la marmite chantonne sur le feu, et tu parles à ta femme des endroits où tu as été, de ce que tu as vu, et elle te raconte tous les petits riens qui se sont passés à la maison pendant ton absence. »

« Quelle blague ! » s'esclaffa-t-il en me bourrant l'épaule d'un solide coup de poing. « Tu te fous de moi, hein ! Une petite femme qui m'embrasse, et des gosses qui me sautent dessus, et la marmite qui chante, le tout pour quatre shillings et dix pence par mois ! Et encore, quand je travaille, et pour rien quand je ne fous rien ! Je vais te dire, moi, ce qu'un type comme moi peut se payer avec ses quatre shillings et dix pence : un dragon avec des gosses qui braillent, pas de charbon pour faire chauffer la marmite, et la marmite au clou, c'est tout ce qu'il peut se payer, le type comme moi ! Une bonne femme, pourquoi ? Pour me rendre malheureux ? Des gosses ? Crois-moi, mon pote, suis mon conseil et n'en fabrique pas ! Regarde-moi, je peux boire de la bière quand j'en ai envie, et je n'ai pas de bonne femme ni de gosses qui me réclament à manger. Je suis un homme heureux, c'est vrai, avec ma bière et des potes comme toi, mon petit bateau qui arrive et un petit tour sur la mer. Dis donc, commande donc une autre tournée de bière half-and-half, c'est bon pour ma pomme. »



*Où les enfants grandissent*

Sans m'étendre sur la conversation que j'ai eue avec ce jeune homme de vingt-deux ans, je pense en avoir suffisamment dit sur sa philosophie personnelle, et sur les raisons économiques qu'elle sous-entendait. Il n'avait jamais eu de vie de famille, et le mot « maison » n'évoquait en lui que des souvenirs déprimants. À cause du salaire de misère que son père touchait comme tous les hommes de sa classe, il se trouvait des raisons valables de considérer la femme et les enfants comme des objets encombrants, causes de la misère de l'homme. Hédoniste sans le savoir, très immoral et très matérialiste, il ne voulait rechercher que son propre plaisir, et le trouvait dans la boisson.

C'était un jeune alcoolique, une future épave, incapable de faire correctement un travail de soutien ; c'était une proie rêvée pour le ruisseau, puis pour l'asile, et la déchéance... Il voyait tout cela aussi bien que moi, mais n'avait pas l'air de s'en soucier. Depuis le moment de sa naissance, la force de tout ce qui l'entourait avait réussi à l'endurcir, et il voyait son avenir impitoyable, misérable et inéluctable avec un détachement et une indifférence que j'étais impuissant à secouer.

Et encore, ça n'était pas un mauvais bougre, il n'y avait rien chez lui de vicieux ou de brutal : sa moralité était tout à fait normale, et son physique était bien au-dessus de la moyenne. Ses yeux étaient bleus, arrondis, largement ouverts et abrités par de longs cils. Une sorte d'humour rieur pointait en eux. Ses sourcils et l'ensemble de ses traits n'étaient point désagréables, sa bouche et ses lèvres étaient gracieuses, quoique déjà marquées d'un pli amer. Seul le menton, trop court, était anormal. Mais j'ai connu des hommes très haut placés qui en avaient encore moins.

Sa tête, bien découpée, reposait si gracieusement sur un cou si parfait que je ne fus nullement surpris par la beauté de son corps lorsqu'il se déshabilla pour se mettre au lit, l'autre soir. J'ai vu beaucoup d'hommes se déshabiller, dans les gymnases ou dans les écoles d'entraînement physique, beaucoup d'hommes de bon sang et de bonne éducation, mais je n'en ai jamais vu qui pouvaient exhiber un corps aussi parfait que ce jeune alcoolique de vingt-deux printemps, que ce jeune dieu condamné à la déchéance et à la ruine dans quatre ou cinq années, qui finirait ses jours sans descendance pour recevoir le splendide héritage qu'on lui avait légué.

Il semble sacrilège qu'on puisse ainsi gaspiller sa vie, mais je dois de reconnaître qu'il avait raison de ne pas se marier, dans une ville telle que Londres, avec son maigre salaire de quatre livres et dix shillings. Le machiniste dont j'ai parlé tout à l'heure se contentait de pouvoir joindre les deux bouts, et il était heureux. Avec une femme et des enfants, il aurait dû partager sa maison avec bien plus de deux hommes, pour, à la fin, ne pas pouvoir boucler la boucle.

Plus je séjournais dans l'East End, et plus je me persuadais qu'il était criminel, pour les gens de l'Abîme, de se marier. Le maçon n'utilise pas les pierres friables pour bâtir un mur. Dans l'édifice social, il n'y a pas de place non plus pour elles, et la forme même de cette société sait qu'elle s'efforce de les attirer vers le bas de l'échelle, jusqu'à ce qu'elles s'effritent

et ne soient plus bonnes à rien. Au fond de cet Abîme, on trouve les faibles, les abrutis par la boisson et les abrutis tout court. Et s'ils ont des enfants, la vie dans ces conditions est si précaire qu'elle se détruit d'elle-même, inéluctablement. La grande marche du monde vers un certain progrès passe au-dessus de ces gens ; non seulement ils n'ont aucun désir d'y prendre part, mais encore ils n'en seraient pas capables. Le monde du travail les rejette. Il y a des milliers d'êtres plus capables qu'eux, qui se cramponnent de toutes leurs forces aux pentes escarpées sur lesquelles ils se trouvent, et qui luttent comme des forcenés pour n'en pas glisser.

Cet Abîme de Londres est un vrai désastre. Toutes les années, et cela depuis plusieurs décennies, l'Angleterre rurale y déverse les flots d'une vie vigoureuse et forte, qui non seulement ne se renouvelle pas, mais qui meurt à la troisième génération. Les autorités compétentes déclarent que l'ouvrier londonien, dont les parents et les grands-parents sont nés à Londres, est un spécimen si rare qu'il n'existe pratiquement plus.

Arthur Cecil Pigou écrit quelque part que les vieillards pauvres, et le reste des gens qu'on appelle les « nécessiteux » par euphémisme, constituent 7,5 % de la population de Londres. Ce qui revient à dire que l'année dernière, hier même, aujourd'hui, et à la minute même où j'écris ces lignes, 450 000 d'entre ces créatures meurent misérablement au fond de cet impitoyable creuset social qu'on appelle « Londres ». Comment meurent-ils, ces gens ? Eh bien, je n'ai eu qu'à ouvrir un des journaux de ce matin pour vous en donner un exemple :

### NÉGLIGENCE

*« Hier, le docteur Wynn Wescott s'est livré à une enquête sur la mort d'Elisabeth Crews, âgée de soixante-dix-sept ans et qui demeurait au 32 d'Eastwood Street, dans le quartier d'Holborn, et dont le décès remonte à mercredi dernier. Alice Mathieson a déclaré qu'elle était la propriétaire de la maison où vivait la défunte. Le témoin l'a vue pour la dernière fois lundi dernier. Elisabeth Crews vivait complètement seule. M. Francis Birch, agent de police suppléant dans le quartier d'Holborn, a déclaré, de son côté, que la défunte occupait la chambre en question depuis trente-cinq ans. Lorsqu'on a appelé le témoin, il a trouvé la femme dans un état épouvantable, et l'ambulance et le cocher ont dû être désinfectés après l'enlèvement du corps. Le Dr Chase Fennell a diagnostiqué une mort provoquée par l'empoisonnement du sang consécutif au frottement des draps contre le corps, le tout à la suite de la négligence à laquelle s'était laissée aller la défunte, et de la saleté repoussante dans laquelle elle vivait. C'est dans ce sens que le jury a classé l'affaire. »*

La conclusion la plus évidente qu'on doit tirer de ce petit incident concernant la mort d'une femme, c'est l'air de satisfaction suffisante avec

lequel les personnalités officielles considèrent ce genre d'affaires, et rendent leur jugement. Que cette vieille femme de soixante-dix-sept ans puisse mourir de négligence, c'est à leurs yeux la meilleure chose qui peut lui arriver. C'est d'ailleurs de sa faute si elle est morte, et après avoir localisé la responsabilité, la société s'en retourne vaquer, avec la satisfaction du devoir accompli, à d'autres affaires qu'elle juge plus intéressantes.

M. Pigou a parlé de ces « nécessaires » — il estime que, « par manque de force physique, d'intelligence ou de volonté, ou bien encore à cause de l'amalgame de ces trois causes, les travailleurs deviennent inefficaces, ou peu coopératifs, et se détruisent d'eux-mêmes. Ils sont souvent si peu intelligents qu'ils sont incapables de distinguer leur main gauche de leur main droite, et ne peuvent même pas se souvenir du numéro de leur maison. Leurs corps sont tellement affaiblis, et leur énergie si diminuée, que leurs affections se trouvent réduites à néant, et qu'ils sont incapables d'avoir une vie familiale ».

Quatre cent cinquante mille personnes, c'est quand même beaucoup de gens ! Notre jeune pompier était un pion dans toute cette armée de miséreux, et ça lui a pris du temps pour m'expliquer le peu qu'il avait à me dire. Je ne voudrais pas être présent lorsque tous ces gueux crieront d'une seule voix à la face du monde leur profond dégoût. Mais je me demande parfois si Dieu les entendra !

## V - CEUX QUI CÔTOIENT L'ABÎME

Ma première impression sur l'est de Londres avait, naturellement, été bien générale. Plus tard, les détails me sont apparus, et j'ai pu trouver, çà et là, dans ce chaos de misères, de petites oasis où régnait un certain bonheur. J'ai découvert des rangées de maisons dans de petites rues écartées, habitées par des artisans qui arrivent à y avoir un semblant de vie de famille. Le soir, on peut les voir assis sur le seuil de leurs portes, la pipe aux lèvres et des bambins sur leurs genoux, tandis que leurs femmes bavardent entre elles, heureuses, et que les rires fusent de toutes parts. Le bonheur de ces gens est manifestement très grand, car, en comparaison de la misère qui les entoure, ils sont dans l'aisance.

Mais quand on va au fond des choses, on se rend compte que ce bonheur est très triste, c'est une joie animale, le contentement de l'estomac bien rempli. Le caractère dominant de leur existence, c'est le matérialisme — ils sont stupides, lourds, et dépourvus de toute imagination. L'Abîme semble exhaler vers eux une atmosphère abrutissante de torpeur, qui les enveloppe et les étouffe. La religion même ne les atteint pas et, au-delà, ne leur apporte ni crainte ni réconfort. Ils ne s'en préoccupent pas et se



contentent de ne demander à l'existence que la joie du ventre plein, la petite pipe du soir, et le verre d'half-and-half. Et ils sont contents avec ça. Ce ne serait pas trop mal pour eux, si tout se résumait dans ces petites joies. Mais ça n'est pas le cas : la torpeur satisfaite dans laquelle ils se plongent est une sorte de paralysie implacable qui précède l'anéantissement. Ils ne font aucun progrès, et, dans leur cas, ne faire aucun progrès, c'est reculer et tomber dans l'Abîme. Ils commencent à vaciller dans leur propre temps de vie, et la chute sera complète lorsqu'on en viendra à leurs enfants, et à leurs petits-enfants. L'homme obtient toujours moins que ce qu'il demande, et comme dans leur propre cas ils ne demandent que le minimum, le peu qu'ils reçoivent ne peut absolument pas les sauver.



*Une petite oasis où règne un certain bonheur.*

La vie dans une grande ville ne peut être qu'artificielle, pour l'homme, même dans les meilleures conditions. Mais à Londres on est tellement loin de la normale que l'ouvrier et l'ouvrière ne peuvent y résister, leurs corps et leurs âmes sont sapés par d'implacables et incessants courants, qui les détruisent jusqu'au bout. Leurs forces, tant physiques que morales, sont anéanties ; et le bon ouvrier, celui qui vient de débarquer de sa terre natale, se transforme, dans la première génération citadine, en un mauvais ouvrier. Puis, dans un second stade, il perd toute énergie, tout esprit d'initiative, et se trouve alors incapable de s'atteler aux besognes que son père faisait normalement, il est alors mûr pour prendre le chemin de l'abattoir, tout au fond de l'Abîme.

Et s'il n'y avait pas d'autre cause, l'air même qu'il respire (et dont il ne s'échappe jamais) est suffisant pour l'affaiblir physiquement et mentalement, et le rendre incapable de rivaliser avec l'immigration nouvelle des

campagnes vers Londres, qui, elle, arrive fraîche et dispose. Elle vient vers la ville pour détruire, mais sera détruite à son tour.

Ne parlons pas des germes de maladies qui flottent dans l'atmosphère londonienne ; occupons-nous seulement des fumées qui s'y trouvent en permanence. Sir William Thiselton-Dyer, conservateur des jardins de Kew, a étudié cette fumée qui recouvre les plantes : selon ses calculs, il ne se dépose pas moins de six tonnes de matière solide, en particulier de la suie et des hydrocarbures goudronneux, par quart de mille carré, chaque semaine, dans Londres et dans ses faubourgs. C'est l'équivalent de vingt-quatre tonnes par semaine et par mille carré, soit mille deux cent quarante-huit tonnes par an et par mille carré. Sur la corniche au-dessous du dôme de la cathédrale Saint-Paul on a récemment fait apparaître un dépôt de sulfate de chaux cristallisé. Ce dépôt s'était formé par l'action de l'acide sulfurique contenu dans l'atmosphère sur le carbonate de chaux de la pierre. C'est cet acide sulfurique que respire constamment l'ouvrier londonien, tous les jours et toutes les nuits de sa pauvre vie.

Il est bien évident que, dans ces conditions, l'enfant ne peut que se transformer en un adulte dégénéré, sans aucune virilité et sans force. C'est une race perdue aux genoux cagneux et à la poitrine étriquée, qui s'affaiblit et s'écrase dans la lutte brutale pour sa survie, tandis qu'elle est opposée aux légions envahissantes qui déferlent de la campagne. Les cheminots, les transporteurs, les conducteurs de bus, les porteurs de céréales et de bois, tous ceux enfin dont le travail nécessite une certaine force physique, sont recrutés parmi les nouveaux arrivants de la campagne. Rien que dans la Police Métropolitaine, on trouve, en gros, douze mille campagnards contre trois mille vrais Londoniens.

On est donc amené à conclure que l'Abîme n'est qu'une vaste machine à détruire les hommes, et lorsque je longais ces petites rues écartées où les artisans repus passent les soirées sur le seuil de leurs portes, j'avais pour eux bien plus de pitié que pour ces quatre cent cinquante mille épaves déjà condamnées par l'Abîme, qui se meurent sur le bord de la fosse. Eux, au moins, meurent, c'est un fait acquis, tandis que les autres devront encore subir les longs tourments préliminaires à leur agonie, pendant deux, ou même trois générations.

Ils possèdent pourtant en eux toute la qualité de la vie, toutes les possibilités humaines, qui, sous des conditions normales, les feraient s'épanouir et donneraient naissance au cours des siècles, à des grands hommes, à des héros, et à des savants qui rendraient tout meilleur rien que par leur simple présence.

J'ai longuement parlé avec une femme qui représentait très exactement ce type de gens qui avait dû abandonner la petite maison qu'ils avaient dans l'une de ces rues isolées, et s'étaient alors retrouvés sur le chemin glissant de l'Abîme. Son mari était ajusteur, membre du Syndicat des Mécaniciens. Il était incapable de conserver un emploi régulier, et j'en avais déduit qu'il devait être un bien médiocre ouvrier, ou bien qu'il ne possédait même plus l'énergie et l'esprit d'entreprise nécessaires pour obtenir du travail et le garder.

Le couple avait deux filles, et tous les quatre vivaient dans une sorte de niche qu'on appelait « la chambre » par décence, et pour laquelle ils payaient sept shillings par semaine. Il n'y avait pas de poêle ; ils faisaient cuire leurs repas sur un petit réchaud bien sommaire placé dans la cheminée. Comme ils n'avaient pas de répondeur, ils n'avaient pas le gaz à discrétion, et la compagnie leur avait installé un appareil fort ingénieux : en glissant un penny dans la fente de ce compteur, le gaz arrivait ; lorsque la valeur équivalente à ce penny était épuisée, le gaz se coupait automatiquement. « Le penny s'en va à toute vitesse, expliquait la bonne femme, et la cuisine est toujours à moitié cuite ! »

La faim était leur lot, à tous les quatre, depuis des années. D'un bout du mois à l'autre, ils se levaient de table avec la faim au ventre, prêts à recommencer un autre repas. Une fois qu'on a mis le pied sur la pente fatale, la sous-alimentation chronique est un facteur de dévitalisation, et la descente se fait encore plus rapide.

Pourtant cette femme était une bonne travailleuse. De quatre heures et demie le matin jusqu'à la dernière lueur de la nuit, elle s'esquintait, comme elle le disait, à coudre des jupes de drap, doublées et à deux volants, pour sept shillings la douzaine. Vous avez bien lu, douze jupes doublées et à deux volants pour sept shillings seulement, soit un dollar soixante-quinze, quatorze cents trois quarts par jupe.

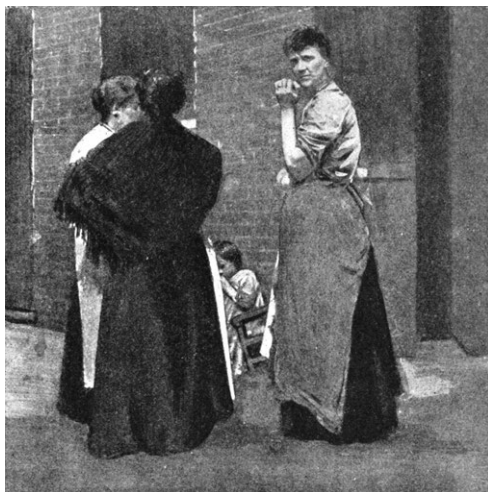
Le mari, pour travailler, devait être membre d'un Syndicat ; il payait pour cela un shilling et six pence toutes les semaines. À la fin des grèves il avait pu reprendre son travail, et c'est dix-sept shillings qu'on avait exigés de lui, pour les mutuelles des grévistes.

On avait placé l'aînée des deux filles comme apprentie chez une couturière, et elle gagnait un shilling et six pence par semaine, (trente-sept cents et demi) soit un peu plus de cinq cents par jour. Lorsque vint la morte-saison, on la congédia sans autre forme de procès. En l'embauchant à un salaire aussi bas, on lui avait bien dit qu'elle était là pour apprendre un métier, et qu'elle serait augmentée. Elle alla travailler ensuite dans un magasin de bicyclettes pendant trois années, au salaire de cinq shillings par semaine. Elle parcourait trois kilomètres pour se rendre à son travail, autant pour en revenir, et on la mettait à l'amende si elle arrivait en retard.

Pour l'homme et pour la femme, la partie était jouée, ils avaient perdu prise et perdu pied, et leur chute dans la fosse était inévitable. Mais que faut-il donc penser des filles ? Elles vivaient dans cette porcherie qu'on osait appeler une chambre, s'affaiblissant de jour en jour à cause de la malnutrition chronique qui était leur lot ; diminuées moralement et physiquement, quelles chances avaient-elles d'échapper à cet Abîme auquel leur naissance les destinait ?

Au moment où j'écris ces phrases, le silence a été troublé par une bagarre sans merci, dans la cour qui se trouve à côté de la mienne. Lorsque j'en ai entendu les premiers cris, je les ai pris pour des aboiements de chiennes en furie, et il m'a bien fallu quelques minutes pour réaliser qu'il s'agissait

bien de glapissements d'êtres humains, et que c'étaient des femmes qui poussaient d'aussi horribles cris.



*Femmes ivres se battant*

Des femmes saoules qui se battent ! Ce n'est déjà pas très réjouissant à imaginer, mais c'est encore bien pire de les entendre. Voilà, à peu près, ce que ça donnait :

Tout d'abord un caquetage incohérent, hurlé à perdre haleine par plusieurs gosiers. Puis une accalmie, dans laquelle on entendit la voix d'un enfant qui pleurait, et celle d'une jeune fille en larmes, qui tentait d'intercéder. Puis les hurlements stridents d'une femme : « Tu m'as frappée ! Tu viens de me frapper ! » et puis vlan ! Le défi est accepté et la bagarre recommence de plus belle.

Les fenêtres de l'arrière-face des maisons qui surplombent la scène sont garnies de spectateurs enthousiastes. Le bruit des coups et l'éclat des jurons, qui faisaient se figer mon sang dans mes veines, parviennent jusqu'à mes oreilles. Heureusement pour moi, je ne peux pas voir les combattantes.



*Le combat recommence*

De nouveau une accalmie, et puis : « Veux-tu bien laisser cet enfant tranquille ! » L'enfant, un petit bébé, hurle de terreur. « Très bien ! » répète inlassablement la femme, et au plus fort du combat, la partie adverse s'égosille en menaçant vingt fois : « Je m'en vais te balancer ce pavé sur la tronche » — et c'est évidemment ce qui se produit, à en juger par les hurlements qui s'ensuivent.

Une nouvelle accalmie. L'une des mégères est temporairement hors de combat et s'efforce de reprendre haleine. La voix enfantine continue à brailler, mais sur un ton plus bas, maintenant, et avec des signes manifestes de fatigue.

Puis les hurlements recommencent de plus belle, un peu comme ceci :

« Oui ? »

« Oui ! »

« Oui ? »

« Oui ! »  
« Oui ? »  
« Oui ! »  
« Oui ? »  
« Oui ! »

Les affirmations étant venues en nombre suffisant de la part de chacune des belligérantes, le conflit reprend à qui mieux mieux. L'une des combattantes vient d'obtenir sur l'autre un avantage décisif, je m'en rends compte à la façon dont l'autre se met à hurler : « À l'assassin ! » Ces cris s'étranglent et meurent dans sa gorge qui râle, probablement sous la pression d'une poigne puissante.

De nouvelles voix se font entendre — et puis c'est l'attaque par le flanc. L'étranglement semble soudain se desserrer, comme en témoignent les cris d'« À l'assassin » qui cisailent l'air une octave au-dessus. Le vacarme devient alors assourdissant, et la mêlée est générale.

Quatrième accalmie. Une nouvelle voix, celle d'une jeune fille, crie au moins cinq fois : « J'm'en vais au secours de ma mère. » « J'fais de mon mieux, j'voudrais bien vous y voir ! » Le combat reprend, les mères, les filles, et tout le monde s'en donne à cœur joie. J'entends ma logeuse qui appelle sa petite fille, installée sur les escaliers de l'arrière, et j'en viens à me demander quel pourra bien être le résultat — sur son éducation — de tout ce qu'elle vient d'entendre.

## VI - COUP D'ŒIL SUR L'ENFER

Nous étions trois copains à descendre, ce jour-là, Mile End Road. L'un d'entre nous était une sorte de héros — il avait dix-neuf ans, mais était si frêle et si malingre qu'un simple coup de vent aurait pu, comme Fra Lippo Lippi, le casser en deux et le jeter à terre. Jeune socialiste, fougueux, il braillait d'enthousiasme, prêt pour le martyr. Il avait pris, en tant qu'orateur, une part active et dangereuse dans la plupart des meetings, publics ou privés, en faveur des Boers, qui avaient troublé, ces dernières années, la sérénité traditionnelle de la douce Angleterre. Il m'avait raconté un tas de choses, tandis que nous avançons : comment on l'avait rossé et mis à mal dans des jardins publics, et sur des tramways ; comment, un jour, il était monté haranguer la foule sur l'impériale du tram, pour y mener un combat sans espoir, tandis que tous les orateurs de son bord, l'un après l'autre, avaient été jetés à terre par la foule en colère, et copieusement rossés ; il avait aussi, avec trois de ses camarades, été pris à partie par la foule, dans une église où il s'était réfugié — parmi les projectiles et les morceaux de vitraux cassés qui volaient de toutes parts, il s'était courageusement battu contre la populace en furie, jusqu'à l'arrivée d'un pelo-

ton d'agents de police, qui les avaient tirés de cette fâcheuse situation. Il m'avait encore décrit les batailles rangées et sans merci, dans les corridors, les tribunes et les balcons des salles publiques, avec les escaliers qui volaient en éclat, les salles de conférences complètement dévastées, et les bras, les jambes, les caboches fracassés — puis, avec un soupir d'indicible regret, il m'avait regardé et avait déclaré : « Qu'est-ce que je peux vous envier, vous, les costauds ! Moi, je suis si maigre que je ne sers pas à grand-chose lorsqu'il s'agit de se bagarrer ! »



*Frying Pan Alley*

Et moi, comme je déambulais la tête et les épaules bien au-dessus de mes deux compagnons, je me souvenais aussi des robustes héros de cet Ouest d'où je venais, et que je me plaisais à envier moi aussi, en leur temps. Aussi, tout en contemplant ce jeune gringalet au cœur de lion, j'en vins à penser que c'est ce type d'homme qui, à l'occasion, renverse les barricades et prouve au monde étonné que les héros n'ont pas oublié la façon de mourir.

Mon autre compagnon, qui vivait misérablement d'un travail d'atelier, prit alors la parole :

« Voilà, j'suis un gars costaud ! C'est pas comme les autres mecs d'où j'travaille. Ils disent tous que j'suis un beau spécimen de l'espèce humaine ! Tiens, r'garde un peu, j'pèse quand même mes soixante-trois kilos ! »

Comme j'avais un peu honte de lui avouer mon poids (soixante-dix-sept kilos) je me contentais d'enregistrer ses dires. Pauvre, pauvre petit

homme gringalet ! Sa peau était malade, son corps tout rabougri, sa poitrine étriquée, ses épaules voûtées par les innombrables heures de travail — et sa tête, pour couronner le tout, pendait lamentablement en avant ! Ah, oui, alors, c'était vraiment un « costaud ».

« Combien mesures-tu ? »

« Un mètre cinquante et un ! » me répondit-il avec fierté. « Les autres gars de l'atelier... »

« Fais-moi voir ton atelier », lui demandai-je.

Son atelier était fermé en ce moment, mais je manifestais un très vif désir de le visiter. Nous passâmes donc par Lemman Street, puis coupâmes vers la gauche pour nous engager dans Spitalfields, et nous entrâmes dans l'impasse de la Poêle à frir. Une marmaille grouillante encombrait le pavé sordide semblable à une volée de têtards en train de se métamorphoser en grenouilles au fond d'un marais asséché. Dans le recoin d'une petite porte étroite, si étroite que nous fûmes obligés de nous mettre en travers pour l'enjamber, une femme était assise, et donnait son sein dénudé à têter à son bébé. Ce tableau était une véritable insulte au caractère sacré de la maternité. Nous plongeâmes dans le petit corridor sombre qui se trouvait derrière elle, et dans lequel nous fûmes rapidement cernés de toutes parts par une marmaille gesticulante — puis nous avançâmes dans un escalier encore plus étroit et plus encombré. Nous montâmes là trois étages, dont les paliers de cinquante centimètres de côté étaient encombrés de tas de détritiques et d'ordures.

Dans cette abomination qu'on osait appeler une maison, il y avait sept pièces. Dans six d'entre elles, une vingtaine de personnes des deux sexes et de tous âges cuisinaient, mangeaient, dormaient et travaillaient. Les pièces occupaient en moyenne deux mètres sur trois. Nous pénétrâmes dans la septième — c'était là le taudis où cinq ouvriers « turbinaient ». Il mesurait deux mètres sur trois, lui aussi, et la table qui servait d'atelier prenait à elle seule la plus grande partie de cet espace. Sur cette table, il y avait cinq formes à chaussures — les hommes ne pouvaient vraiment avoir que le minimum de place pour travailler, le peu qui restait était encombré par des bouts de carton, des morceaux de cuir, des piles de dessus de chaussures, et par tout ce qui est nécessaire pour réunir le dessus des chaussures aux semelles.

Dans la pièce à côté végétaient une femme et six enfants, et sur le même palier, dans un autre trou à rats, se terrait une veuve, nantie d'un fils unique de seize ans qui se mourait de tuberculose. La veuve vendait des bonbons dans la rue, et, d'après ce qu'on m'a dit, ce misérable travail n'arrivait jamais à procurer à son fils les trois quarts de litre de lait dont il avait besoin chaque jour. Cet enfant moribond et rachitique ne mangeait de la viande qu'une seule fois par semaine, et encore, il fallait voir quelle viande ! Personne au monde ne peut s'en faire une idée s'il n'a, de sa vie, regardé la pâtée des cochons.

« Quand il tousse, c'est terrible ! » me déclara tout de go mon compagnon, en parlant du pauvre gosse. « Nous, quand on travaille, forcément, on l'entend tousser. C'est terrible, vraiment terrible ! »



Et moi, je pensais que le voisinage de cette toux et des bonbons ne pouvait être qu'un danger supplémentaire dans cet environnement hostile dans lequel baignaient les enfants du taudis.

Lorsqu'il y avait du travail, mon compagnon « turbinait » avec quatre autres ouvriers dans cet espace de deux mètres sur trois. Pendant l'hiver, on faisait brûler une lampe pour s'éclairer, et sa fumée venait se mêler à l'air déjà vicié, qu'on respirait, respirait, et respirait encore...

Lorsque tout allait bien, c'est-à-dire lorsqu'il y avait une abondance de travail, mon compagnon gagnait jusqu'à trente « bob » par semaine. Trente shillings, quoi, ou sept dollars et demi.

Mais il refréna aussitôt son enthousiasme, et ajouta que c'était vraiment là le maximum. « Et encore, nous travaillons douze, treize et même quatorze heures d'affilée, et le plus vite possible. Tu devrais nous voir, ça va à toute vitesse. Pour quelqu'un qui n'a jamais vu ça, c'est affolant ! Les clous volent de notre bouche comme d'une machine. Tiens, regarde ma bouche ! »

Je jetai un regard : ses dents étaient toutes usées par le frottement continu des clous, elles étaient noires comme du charbon, et toutes pourries.

Il ajouta : « Ça serait encore pire si je ne les nettoyait pas ! »

Il me dit ensuite que les ouvriers devaient fournir leurs outils, les clous, les « crépins », le carton, et payer le loyer et la lumière, et je ne sais quoi encore. Les trente shillings en question n'étaient que ce qui restait du salaire, tous frais déduits.

« Mais combien de temps dure-t-elle, cette bonne saison pendant laquelle tu reçois le salaire royal de trente shillings ? » demandai-je.

« Quatre mois. Le reste de l'année, ça tourne autour d'une demi-livre à une livre » (deux dollars et demi, ou cinq dollars). La semaine en cours était déjà à moitié partie, et il n'avait encore gagné que quatre « bob », soit un dollar. Il me fit comprendre que c'était très bien payé, pour du travail en atelier.

Je regardai par la fenêtre, qui aurait normalement dû donner sur la cour intérieure des maisons voisines. Il n'y avait pas de cour – ou plutôt si, mais elle était envahie de bicoques à un étage, véritables étables à vaches dans lesquelles s'entassaient d'autres gens. Les toits de ces taudis étaient recouverts d'immondices, qui atteignaient par endroits une bonne trentaine de centimètres, et servaient de dépotoir aux habitants du second et du troisième étage de la maison où nous nous trouvions. Je discernai des arêtes de poisson, des os de viande, de la tripaille, des chiffons puants, de vieilles chaussures, de la vaisselle cassée, et toutes les déjections d'une porcherie à trois étages.

« C'est la dernière année qu'on fait ce travail, ils vont acheter des machines et nous foutre à la porte », dit mon cordonnier d'une voix mélancolique, tandis que nous sortions, enjambant la bonne femme aux seins nus, et que nous replongions dans le grouillis des gosses braillards.



*Dans l'ombre de Christ's Church, j'ai vu...*



*... ce que je souhaite ne jamais revoir.*

Nous visitâmes ensuite les groupes d'habitations de la ville de Londres construits sur l'endroit même des taudis où vivait « l'enfant du Jago » d'Arthur Morrison. Certes, les maisons permettaient de loger bien plus de monde qu'auparavant, et étaient beaucoup plus salubres, mais elles étaient habitées par des ouvriers et des artisans d'une classe plus aisée que ceux qui vivaient avant dans les taudis. Le triste de l'affaire, c'est qu'on avait chassé ces derniers, et qu'ils s'étaient dirigés tout droit vers d'autres taudis ou en avaient eu de nouveaux.

« Et maintenant, fit le cordonnier, le gars qui était si fier de pouvoir travailler à une cadence ahurissante, je vais te montrer l'un des poumons de Londres. C'est le jardin de Spitalfields. » Et il fit tourner dans sa bouche le mot « jardin » avec un certain mépris.

L'ombre de Christ's Church s'étend sur le jardin de Spitalfields. Et dans cette ombre, sur le coup de trois heures, je vis un spectacle que je souhaite ne plus jamais revoir. Aucune fleur ne pousse dans ce jardin, bien plus petit que le jardin de roses que je possède aux États-Unis. Il n'y a que de l'herbe enfermée, comme dans tous les jardins publics de Londres, par une clôture en fils de fer barbelés, puisque les sans-abri, hommes et femmes, ne pouvaient venir y dormir la nuit.



*Un vent aigre et glacé soufflait, et toutes ces créatures se pelotonnaient dans leurs haillons.*

Au moment même où nous pénétrions dans le jardin, une vieille femme, portant entre cinquante et soixante ans, nous dépassa. Elle avançait d'un pas ferme et résolu, sinon solide, et portait à cheval sur son épaule deux volumineux balluchons, enveloppés dans une toile de sac, qui se balançaient devant et derrière elle. C'était une clocharde, une pauvre sans-lo-

gis, trop fière pour venir traîner sa carcasse croulante jusqu'à la porte de l'asile de nuit. Comme les escargots, elle emportait sa maison sur son dos, et les deux paquets renfermaient tous ses ustensiles de ménage, sa garde-robe, son linge, et tous les accessoires qui lui permettaient encore de préserver sa coquetterie féminine.



*Un poumon de Londres.*

Nous montâmes l'étroite allée de graviers. Sur les bancs qui la bordaient, on pouvait voir des corps humains misérables et tout tordus, qui auraient permis à Gustave Doré de dessiner des visions plus diaboliques que celles qu'il a réussies à nous camper. Ce n'était qu'une confusion de haillons, de saleté, de maladies repoussantes, de plaies suppurantes, de chairs meurtries, de monstruosité ricanantes et de figures bestiales. Un vent aigre et glacé soufflait, et toutes ces créatures se pelotonnaient dans leurs haillons, dormant pour la plupart ou bien s'y essayant. Ici, une douzaine de femmes de vingt à soixante-dix ans s'étaient affalées sur les bancs. Près d'elles, un petit enfant, qui pouvait bien avoir neuf mois, était étendu, endormi à plat sur le bois dur du banc, sans oreiller sous la tête ni couverture sur le corps, et sans que personne ne songe à le surveiller. Un peu plus loin, une demi-douzaine d'hommes dormaient tout debout, appuyés les uns sur les autres pour ne pas tomber. Plus loin encore, une petite famille, un enfant endormi sur les bras de sa mère, tandis que le mari (ou l'ami) réparait maladroitement un soulier hors d'usage. Sur un autre banc, une femme égalisait avec un couteau les lambeaux effilochés de ses hardes tandis qu'une autre, armée de fil et d'une aiguille, raccommodait les déchirures

de sa robe. Un homme tenait une femme endormie dans ses bras. Puis, plus loin, un autre homme, les vêtements maculés de la boue des ruisseaux, dormait, la tête posée sur les genoux d'une femme à peine âgée de vingt-cinq ans, et qui somnolait elle aussi.

C'était ce sommeil qui m'intriguait. Pourquoi donc les neuf dixièmes de ces gens étaient-ils endormis, ou tout au moins cherchaient-ils à dormir ? Ce n'est que bien après que j'en connus la raison : un règlement, décrété par les pouvoirs publics, interdit aux sans-logis de dormir la nuit sur la voie publique. Sur le pavé, devant le portail de Christ's Church dont les colonnades s'élèvent sereinement vers les cieux en de majestueuses rangées, on pouvait voir des files d'hommes écroulés par terre, assoupis, ou bien trop plongés dans leur torpeur pour se lever, ou même s'intéresser à notre venue.

« Un des poumons de Londres, dis-je, non, c'est un abcès, une grande plaie béante pleine de pus. »

« Dis donc, pourquoi est-ce que tu m'as amené ici ? » demanda le bouillant jeune socialiste, son délicat visage rendu encore plus pâle par ce dégoût à la fois physique et moral.

« Ces femmes que vous voyez là, continua notre guide, vont aller se vendre cette nuit pour deux ou trois pence, ou même pour un croûton de pain rassis. »

Il dit cela avec un ricanement vulgaire.

Mais qu'aurait-il pu ajouter que je ne savais déjà ? L'homme écoeuré que j'étais criait de toutes ses forces : « Pour l'amour du Ciel, partons de cet enfer ! »

## VII - UN DÉCORÉ DE LA « VICTORIA CROSS »

Il n'est pas facile de se faire admettre dans un asile. J'ai déjà fait deux essais infructueux, et je vais bientôt en faire un troisième. La première fois, je me suis mis en piste à sept heures du soir, avec quatre shillings dans ma poche. J'ai donc commis deux erreurs. Tout d'abord, celui qui cherche à se faire admettre dans un asile doit être vraiment indigent, et, comme il est sujet à une fouille rigoureuse, il doit absolument ne rien avoir sur lui — quatre pence (quatre shillings, à plus forte raison) sont largement suffisants pour lui barrer la porte. Ensuite, j'ai commis la faute d'arriver trop tard. Sept heures du soir, c'est une heure bien trop tardive pour un pauvre en quête d'un lit.

Pour l'édification des populations bien pensantes et innocentes auquel ce livre s'adresse, je vais expliquer ce qu'est un asile de nuit. C'est un établissement où l'individu, sans foyer, sans lit, et sans argent, peut éventuel-

lement, s'il en a la chance, faire reposer ses vieux os fatigués, et puis, le lendemain, travailler comme terrassier pour payer ce repos.



*La file devant l'asile de Whitechapel.*

Mon second essai pour entrer à l'asile avait commencé sous de meilleurs auspices. Je m'étais mis à l'œuvre dès le milieu de l'après-midi, flanqué de mon bouillant jeune socialiste et d'un autre ami, avec pour tout viatique trois pence. Ils m'amènèrent à l'asile de Whitechapel, que je reconnus de loin. Il était cinq heures et quelques minutes, mais déjà une queue longue et mélancolique s'était formée, elle s'étendait au-delà du coin de la rue et allait se perdre dans le lointain.

C'était un spectacle très triste que celui de ces hommes et de ces femmes qui attendaient dans la grisaille froide de la fin de la journée, qu'on veuille bien leur donner un abri pour la nuit, et je dois avouer que ce courage faillit me manquer. Tel le petit garçon à la porte du cabinet du dentiste, je me découvris soudain des centaines de bonnes raisons pour m'enfuir. Quelques signes de cette lutte intérieure avaient dû percer sur mon visage, car l'un de mes deux compagnons me dit : « N'aie donc pas peur, vieux... tu es d'une trempe à faire cette expérience. »

Certainement, j'étais de cette trempe, mais je devins subitement conscient que même les trois pence que je possédais constituaient un trésor par trop royal pour la foule où je me trouvais, et, afin de supprimer toute cause d'inutile jalousie, je vidai complètement ma poche. Cela fait, je dis au revoir à mes deux compagnons, et le cœur battant un peu plus que de coutume, je me laissai aller au bout de la rue, et pris ma place dans



la queue. Cette queue de pauvres gens qui chancelaient au bord de leur descente vertigineuse vers la mort paraissait, de loin, lamentable. Elle l'était encore plus que je ne me l'étais imaginé.

À côté de moi, il y avait un homme gros et court. Encore frais et gaillard, bien que très âgé, il avait la peau rugueuse et tannée des gens qui ont sué longtemps les coups du Soleil et de la mer. On ne pouvait s'y tromper, c'était un vieux marin. Immédiatement, je me remémorai quelques fragments du « Galérien », de Kipling :

Par la marque sur mon épaule, et la plaie de l'acier tenace  
Par la trace du fouet et les cicatrices qui ne guériront jamais  
Par mes yeux vieillis à scruter le Soleil sur la mer  
Je suis bien payé de ce que j'ai fait...

Vous allez voir que mes déductions étaient on ne peut plus correctes, et ces vers on ne peut plus appropriés.

« Je commence à en avoir plein le dos », se plaignait-il à son voisin. « Je vais me payer un gars, un de ces soirs, et je vais me faire coffrer pendant une quinzaine. Là, au moins, j'aurai un bon lit, et, sans m'en faire, je toucherai une meilleure croûte que celle qu'on a ici. La seule chose qui me manquera c'est mon tabac ! » — il prononça ces derniers mots après coup, avec une nuance de regret et de résignation dans la voix.

« Ça fait maintenant deux nuits que je dors dehors, ajouta-t-il, et avant-hier je me suis fait tremper jusqu'aux os, ça ne peut pas durer comme cela. Je commence à me faire vieux, et un de ces quatre matins, ils vont me trouver mort sur le trottoir. »

Il se tourna vers moi avec une sourde colère : « Ne te laisse pas vieillir, mon petit<sup>7</sup>. Meurs quand tu es encore jeune, sinon tu deviendras comme moi, je t'assure ! J'ai quatre-vingt-sept ans, et j'ai bravement servi mon pays. Trois galons et la "Victoria Cross", et voilà tout ce que j'en retire ! Je préférerais être mort, oui, mort et enterré ! La mort n'arrivera jamais assez vite, c'est moi qui te le dis ! »

Ses yeux se voilèrent de larmes, mais avant que l'autre homme n'ait pu commencer à le réconforter, il fredonna un joyeux refrain de matelot, prouvant ainsi que le parfait désespoir n'est pas de ce monde.

Encouragé par les uns et les autres, voici l'histoire qu'il nous raconta tandis qu'il attendait dans la queue pour l'asile, après avoir couché dans la rue deux nuits de suite.

Tout gamin, il s'était enrôlé dans la marine britannique, et avait fidèlement servi pendant plus de quarante ans. Les noms, les dates, les commandants, les ports, les bateaux, les combats et les batailles, tout cela coulait de ses lèvres comme d'une source intarissable, mais je suis incapable, naturellement, de me souvenir de tous ces détails, car il est difficile de prendre des notes à la porte d'un asile de nuit. Il avait fait « la Première Guerre de Chine », comme il se plaisait à le dire, s'était engagé

---

7 - À cette époque Jack London était âgé de 26 ans.

dans la Compagnie de l'Est de l'Inde, et avait servi dix ans là-bas. Puis il était retourné aux Indes avec la flotte anglaise, au moment de la mutinerie. Il avait aussi fait la guerre de Birmanie et celle de Crimée, et avait eu l'honneur de combattre et de travailler sous pavillon anglais dans presque tous les coins du monde.

Et puis la catastrophe s'était produite. C'était probablement une toute petite cause qui avait été la raison de tous ses ennuis. Le lieutenant avait-il mal digéré ce jour-là, ou bien s'était-il peut-être couché trop tard la nuit précédente, ou encore avait-il des dettes criardes qui le préoccupaient, ou bien le commandant lui avait-il parlé rudement — quoi qu'il en soit, pour une cause ou pour une autre, ce jour-là, le lieutenant était de fort méchante humeur. Le matelot, comme les autres, était occupé à manœuvrer les cordages à l'avant du navire.

Je vous prie de noter que notre matelot avait loyalement servi plus de quarante ans dans la marine, qu'il avait obtenu trois galons et la Victoria Cross pour s'être distingué dans une bataille — ce n'était en aucun cas un mauvais marin. Mais le lieutenant, mal luné, le traita d'un nom... eh bien, pas très joli, naturellement, et qui faisait référence à sa mère. Quand j'étais petit on se battait comme des chiffonniers si l'un d'entre nous préférait une telle insulte à l'égard de la mère d'un autre, et beaucoup sont morts, dans le pays d'où je viens, pour avoir traité d'autres gens de ce nom.

Bref, le lieutenant appela comme cela le matelot. Juste à ce moment, et par un malheureux hasard, le matelot tenait dans ses mains une barre de fer. Sans même réfléchir il en assena un coup sur la tête du lieutenant, qui dégringola dans les cordages et piqua une tête par-dessus bord.

Et alors, selon les propres termes de notre homme : « Je me suis rendu compte de ce que j'avais fait. Je connaissais les lois, et je me suis dit en moi-même : "C'en est fini, mon vieux Jack, tu es dans une sacrée mélasse !" Je sautais dans l'eau après lui, mais mon cerveau me commandait de nous noyer tous les deux. C'est ce que j'aurais dû faire, ça, vous pouvez me croire, si le canot du navire amiral n'avait fait marche sur nous. Il est arrivé juste au moment où nous remontions vers la surface ; moi, je tenais le lieutenant, et lui flanquais de grands coups de poing pour le faire couler — c'est ce qui m'a perdu. Si je n'avais pas été en train de le battre, j'aurais pu prétendre que, voyant ce que j'avais fait, j'avais sauté à l'eau pour le sauver. »

Puis ce fut la cour martiale, ou bien un tribunal qu'on appelle d'un tout autre nom parmi les gens de mer. Il connaissait par cœur la sentence, mot pour mot, comme s'il l'avait apprise et se l'était récitée avec rancœur maintes et maintes fois. Et voilà, à cause de la discipline et du respect dû à des officiers qui ne se conduisent pas toujours en gentlemen, le châtiement d'un marin qui s'était conduit comme un homme. Il avait été dégradé, réduit au rang de simple matelot, privé de la part de butin qu'on lui devait, et de tous ses droits à la retraite. On lui avait enlevé aussi sa Victoria Cross. Puis on le renvoya de la marine avec un bon certificat (parce



que c'était sa première faute), cinquante coups de lanière et deux ans de prison.

« J'aurais bien voulu me noyer ce jour-là, Dieu m'est témoin que j'aurais bien voulu me noyer ce jour-là ! » fit-il en guise de conclusion. La queue avait avancé, nous étions déjà de l'autre côté du coin.

Enfin, nous aperçûmes la porte par laquelle les pauvres étaient admis par petits groupes. Là, j'appris une chose qui ne laissa pas de me surprendre : comme on était mercredi, aucun d'entre nous ne serait relâché avant vendredi matin. En clair, et vous, les fumeurs de tabac, vous me comprendrez. Cela voulait donc dire que nous ne pourrions emporter notre tabac. Il nous fallait y renoncer à la minute même où nous entrerions. Selon certains on rendait quelquefois le tabac à la sortie de l'asile ; d'autres fois, il était détruit.

Le vieil homme de la mer me donna un bon exemple : il ouvrit sa blague, en vida le contenu (une pitoyable quantité de tabac) dans un petit bout de papier. Il plia ensuite le tout très soigneusement, tassa le tabac dans le papier, puis installa le petit paquet ainsi fait dans sa chaussette, à l'intérieur du soulier. J'en fis autant, et plaçai mon tabac dans ma chaussette. Quarante heures sans tabac est un supplice intolérable, tous les fumeurs de tabac en conviendront — Petit à petit, la queue avançait, et nous approchions lentement mais sûrement du guichet. Comme nous passions devant la grille en fer, un homme apparut juste sous nos yeux, et le vieux marin lui demanda :



*L'asile de Poplar.*

« Combien y a-t-il encore de places ? »

« Vingt-quatre », lui répondit-on.

Nous jetâmes un regard anxieux devant nous, et nous mîmes à compter. Il y avait trente-quatre pauvres bougres qui nous précédèrent. La déception et la consternation se dessinèrent sur tous les visages autour de moi. Il est très désagréable, quand on a faim et qu'on n'a pas d'argent, d'envisager de passer la nuit à la belle étoile. Mais, contre toute évidence, nous nous prîmes à espérer jusqu'au moment où, lorsqu'il n'y eut plus que dix personnes, le portier nous renvoya tous.

« Complet ! » — ce fut là son seul mot. Il fit claquer la porte en la refermant.

Comme un éclair, en dépit de ses quatre-vingt-sept ans, le vieux matelot se mit à détailler de toutes ses forces dans l'espoir insensé de trouver un abri autre part. Moi, je restai à discuter avec deux autres hommes qui avaient l'expérience des asiles de nuit ; ils en connaissaient un où nous pourrions aller nous présenter. Ils tombèrent d'accord sur l'asile de Poplar, à trois milles de là, et nous nous mîmes en route.

Comme nous tournions le coin de la rue, l'un d'entre eux fit : « J'aurais bien pu rentrer dans cet asile, aujourd'hui — je suis arrivé à une heure, juste au moment où la queue venait de se former. Mais il y a les favorisés, toujours les mêmes, et on les laisse entrer tous les soirs. »

## VIII - LE CHARRETIER ET LE CHARPENTIER

Aux États-Unis, j'aurais pu prendre le charretier, avec sa figure soignée, sa barbiche au menton et sa lèvre supérieure bien rasée, pour un contre-maître ou un ouvrier aisé. Quant au charpentier, eh bien, je l'aurais tout simplement pris pour un charpentier. Tout en lui faisait ressortir sa profession, il était maigre et nerveux, avec des yeux perçants et vifs, et des mains déformées par les outils pendant les quarante-sept années de travail acharné qui avaient été les siennes. Ces deux hommes étaient fort âgés, et leurs enfants, bien loin d'avoir grandi et d'avoir pris soin d'eux, étaient morts. Les années les avaient marqués, ils avaient été éjectés du monde du travail par des rivaux plus jeunes et plus forts qu'eux, qui avaient pris leur place.

Ces deux hommes, renvoyés de l'asile de Whitechapel, s'étaient joints à moi pour aller à l'asile de Poplar. Non par curiosité mais plus simplement parce que c'était leur dernière chance : Poplar, ou bien les rues et la nuit. Les deux hommes avaient vraiment envie de coucher dans un lit, cette nuit-là, parce que, comme ils le disaient, ils étaient « complètement vidés ». Le charretier, âgé de cinquante-huit ans, avait passé les trois der-

nières nuits sans abri pour dormir, tandis que le charpentier, qui, lui, accusait soixante-cinq ans, venait de se payer cinq nuits à la belle étoile.



*Salle de sport dans l'asile de Whitechapel.*

Mais, bonnes gens bien nourris et repus de viande appétissante, et dont les draps blancs et les chambres confortables vous attendent chaque soir, comment pourrais-je vous faire comprendre toute la souffrance d'une seule nuit sans sommeil dans les rues londoniennes ?

Croyez-moi, on a l'impression que mille siècles se sont passés avant que l'est se colorie des nuances de l'aurore ; on frissonne, jusqu'à en crier, tant chaque muscle endolori fait mal, et l'on s'étonne, après toutes les souffrances endurées, d'être encore en vie. Si l'on s'étend sur un banc et que l'on ferme les yeux, parce qu'on tombe de fatigue, un policeman vous réveille et vous intime grossièrement l'ordre de « dégager ». On peut se reposer sur les bancs, bien qu'ils soient rares et très espacés les uns des autres — mais si on se repose ou se met à dormir, on vous oblige à ficher le camp, et à trimbaler votre corps déjà exténué à travers les rues sans fin. Et si vous cherchez, par une ruse désespérée, une allée délaissée ou bien un passage plongé dans l'obscurité et que vous vous y étendiez, le policeman omniprésent vous en fera déloger pareillement. C'est son travail de vous faire « ficher le camp ». C'est une loi votée par le Pouvoir qui vous fait éjecter de partout.

Quand arrive le petit jour, votre cauchemar serait fini, vous pourriez rentrer chez vous pour vous rafraîchir. Jusqu'à la fin de votre vie, vous raconteriez l'histoire de vos aventures à vos amis, tout remplis d'admiration. Et votre histoire deviendrait de plus en plus belle, votre petite nuit de huit heures serait une Odyssée, et vous, un autre Homère.



*Mile End road*

Ce n'est malheureusement pas ainsi que ça se passe pour les sans-abri du genre de ceux qui déambulaient avec moi jusqu'à l'asile de Poplar. Il y en a trente-cinq mille comme eux, des hommes, des femmes, à Londres, tous les soirs. Ne vous encombrez pas de ces chiffres en allant dormir — si vous faites partie des gens sensibles, vous ne sommeillerez pas aussi bien que d'habitude. Pour des vieilles gens de soixante, de soixante-dix et même de quatre-vingts ans, sous-alimentées et qui n'ont vraiment que la peau sur les os, saluer le petit matin glacé, puis chanceler toute la journée dans une course folle pour un quignon de pain, avec le spectre grandissant d'une nouvelle nuit sans sommeil, et cela pendant cinq jours et cinq nuits — oh, bonnes gens, repus de bonne viande et de sommeil douillet, vous ne comprendrez jamais ce que cela signifie.

Je marchais donc sur Mile End Road en compagnie du charretier et du charpentier. Mile End Road est un très vaste faubourg, en plein cœur de l'est de Londres, et il y avait bien dix mille personnes qui déambulaient cette nuit-là dans la froideur de la nuit. Je vous donne ces précisions pour que vous puissiez apprécier pleinement ce que je vais vous décrire dans le prochain paragraphe. Comme je viens de le dire, nous marchions, quand, devenus soudain amers, mes compagnons, se mirent à pester à haute voix et je fis chorus avec eux. Je me mis à maudire ce pays, comme il sied à une épave américaine échouée sur cette terre étrangère et inhospitalière. Comme j'essayais de le leur faire croire, ils me prirent pour un homme de

la mer, qui, ayant dépensé tout son argent à faire la noce, avait échangé ses vêtements (ce qui n'était pas si rare que cela chez les hommes de mer) et, complètement fauché, était à la recherche d'un bateau pour repartir. Cette histoire rendait vraisemblables mon ignorance des mœurs anglaises en général, et celles des asiles de nuit en particulier, ainsi que ma curiosité à leurs égards.

Le charretier avait fort à faire à suivre notre allure (il m'avoua qu'il n'avait rien mangé de toute la journée), mais le charpentier, maigre et affamé, son manteau gris et en loques flottant tristement dans la brise, allait d'un pas long et infatigable qui me rappelait très fortement l'allure du loup ou du coyote des prairies. Tous les deux regardaient fixement le pavé, tout en marchant et en parlant, et, de temps à autre, l'un d'eux s'arrêtait pour ramasser quelque chose, sans cesser de marquer le pas. Je pensais que c'était des mégots de cigares ou de cigarettes qu'ils recueillaient ainsi, et, pendant quelque temps, je n'y pris aucune attention. Puis voici ce que je remarquais.

Sur le trottoir visqueux et humide de crachats, ils ramassaient des morceaux de pelures d'oranges et de pommes, des queues de grappes de raisins, et les mangeaient. Ils faisaient craquer entre leurs dents les noyaux de reines-claude pour en faire sortir l'amande. Ils ramassaient des miettes de pain de la grosseur d'un pois, et des trognons de pommes si noirs et si sales qu'ils n'en avaient même plus l'apparence. Et ces deux hommes portaient à leur bouche toutes ces choses repoussantes, les mâchaient et les avalaient. Et cela, entre six et sept heures, dans cette soirée du 20 août de l'an de grâce 1902, dans le cœur de l'empire le plus vaste, le plus flottant et le plus puissant que le monde ait jamais connu.

Ces deux hommes me parlaient. Ils n'étaient pas fous, non, ils étaient tout bonnement vieux. Et, naturellement, leurs entrailles empuantes par ces détritres du pavé, ils m'expliquaient les révolutions sanglantes. Ils s'exprimaient comme des anarchistes, comme des fanatiques, et comme des illuminés. Qui donc pourrait les en blâmer ? En dépit de mes trois repas convenables de la journée, et du lit bien chaud que j'aurais pu occuper cette nuit si je l'avais voulu, de toute ma philosophie sociale et de ma croyance en une évolution progressive, en une amélioration systématique de la vie, je me sentais poussé à parler comme eux, ou à tenir ma langue. Pauvres insensés ! Aucun d'entre eux n'est de l'espèce des révolutionnaires ; lorsqu'ils mourront et seront réduits à l'état de poussière, ce qui ne saurait tarder, d'autres illuminés viendront prendre la relève et parler de révolution sanglante tout en ramassant des détritres sur les trottoirs tout souillés de crachats, de Mile End Road, pour se rendre à l'asile de Poplar.

J'étais étranger, jeune par surcroît. Le charretier et le charpentier tenaient à m'expliquer mille choses utiles, et à me donner des conseils. Le plus bref et le meilleur se résumait à quitter le pays au plus vite. « Aussitôt que Dieu me le permettra », leur dis-je. « J'irai frapper en haut lieu, jusqu'à ce que vous perdiez la trace même de ma fumée. » Ils sentirent toute la force

de ce que je venais de dire, sans en comprendre exactement le sens, et remuèrent la tête en signe d'approbation.

« Il y a des jours où on se sent vraiment une âme d'assassin, dit le charpentier. Je suis vieux, maintenant, les plus jeunes ont pris ma place, mes vêtements sont en lambeaux. Avec eux, je trouve encore bien plus difficilement du travail. Je vais à l'asile pour y coucher — je dois être là vers deux ou trois heures de l'après-midi, autrement je n'ai aucune chance d'y rentrer. Tu as vu ce qui s'est passé aujourd'hui ? Tu crois que j'ai des chances de trouver du boulot ? En admettant que j'aie pu rentrer à l'asile, on m'aurait gardé toute la journée de demain, on ne m'aurait relâché que le lendemain matin. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ! La loi dit que je ne peux rentrer dans un autre asile à moins de dix milles de distance. Je devrais donc me dépêcher pour me trouver là à l'heure ce jour-là. Comment est-ce que je pourrais avoir le temps de chercher du travail ? Bon, si je ne vais pas dans un autre asile, et si je vais me présenter pour du travail, la nuit arrivera comme tous les soirs, et je ne saurais pas encore où aller coucher. Quand on n'a pas dormi, et quand on n'a rien dans le ventre, on n'est pas frais pour aller chercher du travail. Il faudra donc que j'aie dormi quelque part dans un jardin public sans me faire prendre (je revis fortement en moi, le spectacle de Church) et que je me trouve quelque chose à manger. Et me voilà vieux, complètement foutu, sans aucune chance de m'en sortir. »

« Dans le temps, il y avait un bureau d'octroi ici », dit le charretier.  
« Ça m'est arrivé souvent de payer, quand je transportais des marchandises. »

« Je n'ai mangé que trois petits pains d'un penny en deux jours », fit le charpentier après un long silence. « J'en ai mangé deux hier, et le troisième aujourd'hui », conclut-il, après une autre pose assez longue.

« Et moi, je n'ai rien mangé de toute la journée », dit le charretier. « Je suis éreinté. Mes jambes n'en peuvent plus ! »

« Le petit pain qu'on nous donne au "trou" est si dur qu'il est impossible de l'avaler sans l'arroser d'un petit verre d'eau », continua le charpentier, à mon intention. Et, comme je lui demandais ce qu'était le « trou », il me répondit que c'était l'asile de nuit, en argot.

Ce qui me surprenait, c'était qu'il utilisait le mot « argot » dans leur propre vocabulaire, qui me sembla plutôt fourni lorsque nous nous quit-tâmes.

Je leur demandai ce qui m'attendait, si nous réussissions à entrer dans l'asile de Poplar — et tous deux me fournirent les informations que je désirais. On me donnerait un bain froid dès l'entrée, puis on s'occuperait de me faire souper : deux cents grammes de pain, et trois parts de « skilly ». Trois parts, cela signifie trois quarts de pinte, et le « skilly » n'est autre qu'une concoction très claire de trois quarts de farine d'avoine mélangée dans trois seaux et demi d'eau chaude.

« Avec du sucre et du lait, je suppose, et une cuiller en argent, non ? »

« Aucun risque ! Du sel, et c'est tout. J'ai connu des endroits où on n'a même pas de cuiller. On soulève le tout, et on boit ça, à la bolée. »

« On a du bon skilly à Ackney », dit le charretier, en connaisseur.

« Oh, oui, ça, c'est du bon skilly qu'on a à Ackney », surenchérit le charpentier, et tous deux de se regarder d'un air entendu.

« De la farine et de l'eau seulement, à St-George, dans l'Est », continua le charretier.

Le charpentier approuva de la tête. Il savait, il les avait tous essayés.

« Qu'est-ce qu'on fait d'autre ? » demandai-je.

Ils me dirent qu'on m'expédierait directement au lit. « On te réveille à cinq heures et demie du matin, et tu te lèves et tu vas te décrasser... s'il y a du savon. Après ça, le déjeuner, la même chose que le souper, trois parts de skilly et deux cents grammes de pain. »

« Il n'y en a pas toujours autant », rectifia le charretier.

« C'est vrai, et il est souvent tellement infect qu'il est immangeable. Quand j'ai commencé à fréquenter dans les asiles, je ne pouvais pas même manger leur skilly, ni le pain — maintenant, je peux manger ma ration, et même celle d'un copain ».

« Moi, je pourrais manger les rations de trois autres gars », ajouta le charretier. « Je n'ai pas mangé un seul morceau de toute la journée. »

« Et puis, qu'est-ce qui se passe après ? »

« Après, on te met au travail. Tu effiloches quatre livres d'étope, tu nettoies ou bien tu astiques. Tu peux casser cinq à six cents kilos de cailloux. Pour ma part, je n'ai jamais cassé de cailloux, j'ai plus de soixante ans, tu vois. Mais toi tu es si jeune et fort, c'est certainement ce qu'on va te demander. »

« Ce que je n'aime pas, grommela le charretier, c'est d'être bouclé dans une cellule pour filer l'étope. Ça ressemble trop à la prison. »

« Et si, après que tu as eu ta nuit, tu ne veux pas filer l'étope ou casser des pierres, ou faire n'importe quelle autre besogne ? » demandai-je.

« Eh bien, tu ne risques pas de refuser de bosser une seconde fois : ils te fourreront au bloc, répondit le charpentier. Je ne te conseille pas d'essayer, mon bonhomme ! »

« Et puis, continua-t-il, l'heure du déjeuner arrive. Deux cent cinquante grammes de pain, de fromage, et de l'eau froide. Tu continues à travailler, et puis tu soupes, comme je te l'ai déjà dit : trois parts de skilly, et deux cents grammes de pain. Puis au lit, à six heures, et le lendemain matin, si tu as terminé ton travail, on te relâche. »

Nous avions depuis longtemps quitté Mile End Road, et après avoir traversé un dédale obscur de ruelles étroites et sinueuses, nous étions enfin arrivés à l'asile de Poplar. Sur un petit mur bas en pierre, nous étendîmes nos mouchoirs, et chacun, y déposa tout ce qu'il possédait au monde, à l'exception de la pincée de tabac, que nous fourrâmes dans nos chaussettes. Et alors, comme la dernière lumière du jour s'évanouissait dans le ciel terne, et que le vent soufflait triste et glacé, nous attendîmes, notre misérable petit baluchon à la main, comme de pauvres gens désemparés, à la porte de l'asile.

Trois ouvrières passèrent à côté de nous, et l'une me dévisagea avec pitié. Comme elle s'avançait, je la suivis des yeux, et, m'ayant dépassé, je la vis

se retourner pour me regarder à nouveau avec compassion. Elle ne s'intéressa pas du tout aux vieillards avec qui j'étais. Elle n'avait pitié que de moi, qui étais jeune, vigoureux, en bonne santé, mais ne ressentait rien pour les deux vieux qui étaient à mes côtés. Elle était jeune, moi aussi, et c'est pourquoi de vagues appétits sexuels la poussaient à s'intéresser à ma misère, et à reléguer ses sentiments au niveau le plus bas. La pitié pour les vieilles gens est un sentiment altruiste, et l'asile est un endroit normal pour les vieux. C'est pourquoi elle ne montrait aucune pitié envers eux, et réservait pour moi son apitoiement, moi qui le méritais moins qu'eux, et qui, en réalité, n'en étais pas du tout digne. Dans la ville de Londres, les cheveux blancs ne tombent pas avec tous les honneurs qui leurs sont dus. De l'un des côtés de la porte se trouvait une sonnette, et de l'autre, un bouton électrique.

« Tire la sonnette », me dit le charretier.

Et tout comme je l'aurais normalement fait à n'importe quelle porte, je tirai la sonnette, et me mis à carillonner.

« Non, non ! s'écrièrent-ils d'une seule voix terrifiée, pas si fort ! »

J'arrêtai de tirer sur la sonnette, et ils me dévisagèrent d'un air de reproche, comme si j'avais définitivement compromis leur chance d'obtenir un lit et trois parts de skilly. Personne n'avait répondu à mon appel : c'était par ailleurs la mauvaise sonnette, et je me sentis mieux.

« Presse le bouton », dis-je au charpentier.

« Non, non, il faut attendre un peu », dit vivement le charretier.

J'en vins à conclure qu'un simple portier d'asile, qui gagne normalement de sept à neuf livres par an, est un personnage suffisamment important et pointilleux, pour ne pas être traité à la légère par les pauvres gens.

Nous attendîmes donc, dix fois plus qu'il n'était nécessaire, puis le charretier avança furtivement le bout de son doigt sur le bouton, et donna un coup au bouton, le plus faible et le plus bref possible. J'ai souvent regardé des hommes attendre, pour qui l'attente était une question de vie ou de mort, mais l'angoisse se marquait moins sur leurs visages que sur ceux de ces hommes qui guettaient la venue du portier.

Il arriva enfin, et nous regarda à peine. « Complet ! » éructa-t-il, et il claqua la porte.

« Encore une nuit dehors », se lamenta le charpentier. Dans la faible lueur le charretier semblait blafard et désespéré.

La charité aveugle n'est pas bonne, disent les philanthropes professionnels. Je me décidai donc à ne pas être bon.

« Viens ici, prends ton couteau et viens ici », dis-je au charretier, l'entraînant dans une sombre allée.

Il me regarda d'un air effrayé, et tenta de s'enfuir. Il m'avait sans doute pris pour un nouveau Jack l'Éventreur, avec un goût prononcé pour les pauvres vieillards. Ou peut-être avait-il pensé que je voulais l'entraîner dans quelque crime désespéré. N'importe, il était littéralement paniqué.

On se rappelle que j'ai écrit, au début de ce livre, que j'avais cousu une livre à l'intérieur de ma veste de chauffeur, sous l'aisselle. C'était là un



fonds de secours en cas de nécessité, et j'avais l'intention de m'en servir pour la première fois.

Je ne pus obtenir immédiatement l'aide du charretier et me contorsionnai comme un homme-serpent pour lui montrer la pièce ronde qui était cousue dans ma veste. Même à ce moment, sa main se mit à trembler si fort que j'eus peur qu'il ne me découpe, au lieu de trancher les coutures, et je dus lui retirer le couteau des mains pour faire moi-même cette opération. La pièce d'or se mit à jaillir brusquement hors de sa cachette, c'était une fortune pour ses yeux affamés. Nous nous ruâmes, de compagnie, vers le plus proche café.

Naturellement, il me fallut leur expliquer à tous les deux que je n'étais qu'un enquêteur, un étudiant en sociologie, et que je tentais de voir comment l'autre partie du monde existait. Dès que j'eus dit cela, ils se refermèrent comme des huîtres. Je n'étais plus quelqu'un de leur espèce, ma façon de parler avait changé, et le ton de ma voix même était devenu différent. Je faisais partie d'une classe supérieure à la leur. Ils étaient magnifiques dans leur discrimination sociale !

« Qu'est-ce que vous prenez », demandai-je, quand le garçon arriva pour noter notre commande.

« Deux tartines, et une tasse de thé », demanda timidement le charretier.

« Deux tartines, et une tasse de thé », demanda timidement le charpentier.

Arrêtons-nous un moment, pour voir où nous en sommes. Voici deux hommes que j'invite dans un café. Ils ont vu que j'avais une pièce d'or, et ils ont pu comprendre que j'étais loin d'être pauvre. L'un d'eux a mangé un petit pain d'un demi-penny pendant toute la journée, et l'autre n'a rien mangé.

Et les voilà qui demandent « deux tartines et une tasse de thé » ! Chaque homme a commandé pour deux pence de marchandise. « Deux tartines », entre parenthèses, c'est deux tartines de pain beurré.

C'est cette même humilité dégradante qui avait été la marque de leur attitude envers le portier de l'asile. Mais je ne me laissai pas faire — peu à peu, j'augmentai leurs commandes — des œufs, des tranches de lard, encore des œufs, encore du lard, encore des tartines, et ainsi de suite. Ils ne cessaient de protester qu'ils n'avaient besoin de rien, tout en dévorant le tout gloutonnement dès qu'on le leur apportait.

« C'est la première tasse de thé que je bois depuis quinze jours », dit le charretier.

« Et il est fameux, ce thé », assura le charpentier.

Ils en burent chacun deux pintes, et je puis vous assurer que ça n'était que de la bibine. Il ressemblait au thé autant que de la bière peut ressembler au Champagne. Ça n'était rien que de l'eau colorée, sans aucun rapport avec le thé véritable.

Il était curieux, après le premier choc, de noter l'effet que la nourriture avait sur eux. Tout d'abord, ils devinrent tristes, et me dirent qu'ils avaient plusieurs fois pensé au suicide. Le charretier, il y avait moins d'une semaine, s'était mis debout sur le pont et avait regardé l'eau passer

tout en se questionnant. L'eau, nous confia le charpentier avec chaleur, n'était pas un bon moyen. Lui, d'abord, il le savait, il se débattrait. Une balle était beaucoup plus pratique, mais comment ferait-il pour avoir un jour un revolver, c'était là toute la question.

Ils devinrent plus gais au fur et à mesure que le thé chaud arrivait, et commencèrent à me parler d'eux-mêmes. Le charretier avait enterré sa femme et ses enfants, à l'exception d'un de ses fils, qui, devenu homme, l'avait aidé dans son petit travail.

Puis le malheur était arrivé. Le fils, qui avait trente-deux ans, était mort de la petite vérole. Juste après, son père eut une forte fièvre et alla passer trois mois à l'hôpital. Ce fut alors la fin de tout. Il sortit de l'hôpital diminué, amoindri, et il n'avait désormais personne pour l'aider. Sa petite affaire se mit à périlcliter, il n'avait plus d'argent. Le malheur était arrivé, et la partie était jouée. Il n'y avait plus aucune chance pour un vieillard comme lui de refaire sa vie. Ses amis étaient trop pauvres pour l'aider. Il avait essayé de s'embaucher lorsqu'on dressait les estrades pour la parade de l'anniversaire du couronnement. « La réponse qu'on me faisait partout me rendait presque malade : Non, non, non ! Elle résonnait à mes oreilles le soir lorsque j'essayais de m'endormir, toujours pareille : Non, non, non ! » — La semaine dernière, il venait de répondre à une petite annonce à Hackney, et quand il a donné son âge, on lui avait répondu : « Oh, vous êtes trop vieux, mon gars, bien trop vieux ! »

Le charpentier, lui, était né dans l'armée, où son père avait servi pendant vingt-deux ans. Il avait eu des frères qui avaient suivi la même voie. L'un, sergent-major dans le septième Hussard, était mort aux Indes après la mutinerie. L'autre, après avoir passé neuf ans sous le commandement de Roberts dans l'Est, avait été porté disparu en Égypte. Le charpentier n'avait pas été dans l'armée, et c'est ce qui expliquait qu'il faisait encore partie de notre monde.

« Donnez-moi donc votre main », dit-il entrouvrant sa chemise en lambeaux. « Je suis bon pour la salle de dissection, c'est tout. Je suis en train de me miner par manque de nourriture. Tenez, tâtez mes côtes, et vous verrez. »

Je mis ma main sous sa chemise, et tâtai. La peau était desséchée comme du parchemin sur ses os, et la sensation qu'elle me produisit était comparable à celle que l'on ressent en raclant une planche à laver.

« J'ai eu sept ans de bonheur », conclut-il. « Une brave femme et trois gentilles fillettes. Tout le monde est mort, maintenant, la scarlatine a emporté les trois filles en une seule quinzaine. »

« Après tout ça, dit le charretier, en parlant du festin, et désireux de faire tourner la conversation sur des sujets plus gais, après ça, je ne pourrais même plus avaler leur petit déjeuner, à l'asile. »

« Moi non plus », fit le charpentier, en écho, puis ils se mirent à parler des petits plats et des bons repas que leur servaient leurs bourgeoises dans le bon vieux temps.

« Je suis resté une fois trois jours sans rien manger du tout », constata le charpentier.



*Devant l'asile de Whitechapel.*

« Et moi, cinq », ajouta son compagnon, soudain assombri par ce souvenir. « Cinq jours, une fois, sans rien d'autre dans le coco qu'une petite pelure d'orange. La nature, révoltée, s'était refusée à accepter cet aliment dérisoire, et j'ai bien failli claquer. Tout en marchant dans les rues la nuit, j'étais si désespéré que j'avais pensé faire un gros coup, vous voyez ce que je veux dire : voler quelque chose qui en vaille la peine. Mais lorsque le lendemain arrivait, j'avais rien fait et j'étais trop faible parce que j'avais faim, et j'avais trop froid pour faire du mal même à une souris. »

Leurs pauvres organes ayant été réchauffés par la nourriture, ils commencèrent à se détendre et à se vanter, et à parler politique. Je me bornerai à dire qu'ils parlaient politique avec le bon sens des gens de la classe moyenne, et souvent beaucoup mieux. Ce qui me surprit, c'est la connaissance qu'ils avaient du monde, de sa géographie, de ses peuples, et de l'histoire récente et contemporaine.

Et, comme je l'ai déjà dit, ils n'étaient pas stupides, ils étaient tout simplement vieux, et leurs enfants étaient malheureusement morts jeunes, et n'avaient pu leur garder une place au coin de leur foyer.

Un dernier trait, encore. Tandis que je leur disais au revoir au coin de la rue, heureux avec quelques shillings au fond de leur poche et l'idée qu'ils pourraient coucher dans un lit cette nuit, et que j'allumais une cigarette, j'allais jeter l'allumette enflammée quand le charretier se précipita pour s'en saisir. Je voulus lui donner la boîte entière, mais il me dit : « C'est pas la peine, monsieur, il ne faut pas la gaspiller. » Et tandis qu'il allumait

la cigarette que je venais de lui donner, le charpentier avait rempli sa pipe dans le but de profiter de la même allumette.

« C'est pas bien de gaspiller », dit-il.

« Oui », dis-je, tout en pensant à ses côtes toutes semblables à une planche à laver sur lesquelles je venais, tout à l'heure, de passer ma main.

## IX - L'ASILE DE NUIT

Que mon corps me pardonne pour tout ce que je lui ai fait subir, et que mon estomac m'excuse pour toutes les vilaines choses que je lui ai fait ingurgiter ! J'ai été à l'asile de nuit, j'y ai dormi, j'y ai mangé — et j'en suis revenu.

Après mes deux essais infructueux pour pénétrer dans l'asile de White-chapel, je me mis en route très tôt, ce jour-là, pour me joindre à la queue des pauvres gens, avant trois heures de l'après-midi. On ne laissait pas « entrer » avant six heures, mais à cette heure précoce de la journée, j'étais le numéro vingt et le bruit circulait qu'on ne pourrait accepter que vingt-deux personnes. Vers quatre heures, nous étions trente-quatre, et les dix derniers arrivés se raccrochaient à l'espoir insensé d'entrer on ne sait par quel miracle. Beaucoup d'autres arrivèrent par la suite, et partirent, très conscients que l'asile serait « complet ».

Les conversations étaient très laconiques au début, alors que nous faisons la queue. Puis l'homme qui était à côté de moi découvrit que celui qui se trouvait de l'autre côté de mon individu avait été à l'hôpital, pour la petite vérole, en même temps que lui, bien que le fait que seize cents malades internés dans cet hôpital qui affichait complet les ait empêchés de se rencontrer. Ils n'y attachèrent aucune importance, et se mirent à comparer les caractéristiques les plus dégoûtantes de leurs maladies avec un sang-froid imperturbable. Je pus ainsi apprendre que la mortalité moyenne tournait autour de un pour six. L'un était resté trois mois à l'hôpital, tandis que l'autre y avait fait un séjour de trois mois et demi, et ils en avaient tous deux « plein le dos ». Comme ils parlaient, j'eus soudain la chair de poule, et je leur demandai depuis combien de temps ils en étaient sortis. Depuis deux semaines, me dit l'un et l'autre, depuis trois. Leurs figures étaient encore toutes gangrenées, même s'ils prétendaient tous deux le contraire. Plus tard, ils me firent voir leurs mains — sous les boutons, les germes de petite vérole continuaient à fleurir. L'un d'entre eux pressa même sur l'un de ces germes pour me le montrer, et celui-ci éclata d'un seul coup hors de la peau, dans l'air. Je me serrai dans mes habits, tout en souhaitant secrètement que ce germe ne soit pas entré en contact avec moi.

Je notai que dans les deux cas la petite vérole avait été la cause de leur mise sur le pavé, ce qui en termes clairs, signifie qu'ils étaient tous deux devenus des vagabonds. Tous deux travaillaient lorsqu'ils étaient tombés malades. Ils étaient sortis de l'hôpital complètement fauchés, et avec la sombre perspective de chercher du travail. Jusqu'à ce jour, ils n'en avaient pas trouvé, et attendaient impatiemment l'ouverture de l'asile pour se remettre un peu, après trois jours et trois nuits passés dans les rues.

L'homme qui devient vieux semble puni par son malheur involontaire, tout comme celui qui tombe malade ou est victime d'un accident. Un peu plus tard, je discutais avec un autre type — on l'appelait « le Rouquin » — qui était en tête de la queue, ce qui indiquait de façon manifeste qu'il attendait depuis une heure de l'après-midi. L'année passée, tandis qu'il travaillait comme marchand de poissons, il avait transporté une lourde caisse, bien trop pesante pour lui. Résultat : il avait senti en lui quelque chose se briser, la caisse de poissons était tombée par terre, et lui à côté d'elle.

Au premier hôpital où il fut immédiatement conduit, on diagnostiqua une fracture, et l'on réduisit l'enflure. On lui donna ensuite un peu de vaseline pour qu'il se masse ; on le garda quatre heures, et on lui dit qu'il pouvait partir. Au bout de deux ou trois heures il était de nouveau tombé. Là, on l'avait emmené à un autre hôpital où on l'avait rafistolé. Mais, et c'est là le point sur lequel je veux insister, son employeur ne fit rien, rien du tout, pour cet employé qui avait été blessé en travaillant. Il refusa même de lui donner, à sa sortie de l'hôpital, un travail intermittent et facile. « Le Rouquin » est devenu maintenant une épave. Sa seule chance de gagner sa vie, c'était les gros travaux. Il ne peut plus les accomplir maintenant, et jusqu'à sa mort, l'asile, la soupe populaire et les rues sont tout ce qu'il peut espérer de mieux comme nourriture et comme abri. L'accident est arrivé, un point c'est tout. Parce qu'il avait porté sur son dos une caisse de poissons trop lourde, ses chances de bonheur dans le monde ont été compromises à jamais.

Plusieurs hommes, dans la queue, avaient été aux États-Unis, et regrettaient d'en être revenus, disant même que c'était une folie de les avoir quittés. L'Angleterre était devenue une prison pour eux, une prison dont ils n'avaient pas la moindre chance de s'enfuir. Il leur était impossible de repartir car ils ne pouvaient pas rassembler l'argent du voyage et n'avaient aucune chance de travailler à bord pour le payer. Le pays était trop encombré de pauvres diables « au tapis », comme eux.

Je continuais à me servir de ma petite histoire, en prétendant que j'étais un marin et que j'avais tout perdu, mes habits et mon argent. Ils essayèrent de me réconforter, et me donnèrent de très bons conseils. En bref, tous les conseils tournaient autour de la même idée : fuir comme la peste tous les endroits ressemblant de près ou de loin à l'asile, parce que je n'y avais rien à faire. Et puis m'en aller vers la côte, et faire l'impossible pour repartir. Travailler, si possible, et amasser petit à petit une livre ou deux, et graisser la patte d'un steward ou d'un sous-fifre pour qu'ils me permettent de travailler à bord pour payer mon voyage. Ils enviaient ma

jeunesse et ma force, qui devaient me permettre de m'en retourner tôt ou tard vers les États-Unis, ils n'avaient malheureusement plus ni l'une ni l'autre, l'âge et les fatigues les avaient complètement usés, et pour eux, il y avait longtemps que le jeu était joué.

Il y en avait un, cependant, encore jeune, qui, j'en étais sûr, finirait bien par s'en tirer. Il était parti aux États-Unis lorsqu'il n'était qu'un jeune garçon, et pendant les quatorze années de son séjour, il ne s'était trouvé sans travail que pendant douze heures. Il avait économisé son argent, et avait pu s'en retourner vers sa mère patrie. Mais aujourd'hui, il faisait la queue pour entrer à l'asile.

Pendant les deux dernières années, me dit-il, il avait été employé comme cuisinier. Il devait commencer à sept heures du matin et terminer sa journée à dix heures et demie du soir, sauf le samedi, où il restait jusqu'à minuit et demi — quatre-vingt-quinze heures par semaine, pour lesquelles il était payé vingt shillings, soit cinq dollars.

« Mais le travail, et les heures interminables me tuaient peu à peu, continua-t-il, et j'ai dû démissionner. J'avais un peu d'argent, je l'ai dépensé pour vivre tout en cherchant une autre place. »

C'était la première nuit qu'il passait à l'asile, et il n'y était venu que pour prendre un peu de repos. Aussitôt sorti, il partirait pour Bristol, une marche d'une centaine de milles. Il pensait pouvoir y trouver un bateau en partance pour les États-Unis.

Mais les hommes qui attendaient dans la queue n'étaient pas tous de cette trempe. Quelques-uns étaient pauvres, misérables bêtes malheureuses, sans cœur et sans pitié, mais, dans un sens, très humains. Je me souviens d'un charretier, qui revenait manifestement chez lui après une journée de labeur, et qui arrêta sa charrette devant nous pour que son fils, qui avait couru à sa rencontre, puisse monter dedans. La charrette était très haute et l'enfant trop petit ; il n'arrivait pas à grimper dedans. L'un des hommes à l'aspect le plus repoussant qui se tenait parmi nous se détacha de la queue et le fit monter. Il avait fait cela spontanément, sans idée de retour. Le charretier était pauvre, et l'homme le savait — lui se trouvait dans la queue pour l'asile, le charretier ne l'ignorait pas non plus. Ce pauvre diable avait fait gentiment ce petit geste, et le charretier l'avait remercié, tout comme vous et moi l'aurions fait.

Un autre petit détail encore. Ça devait bien faire plus d'une demi-heure qu'un homme, un cueilleur de houblon, attendait dans la queue, lorsque sa « vieille » (comme il disait) vint le rejoindre. Elle était assez convenablement vêtue, pour sa condition, portait un vieux bonnet usé par les intempéries sur ses cheveux gris. Un ballot, recouvert de toile à sac, pendait à son bras. Tandis qu'elle lui parlait, il avança la main pour attraper une mèche rebelle de ses cheveux blancs qui s'était défaite, la tortilla adroitement entre ses doigts, et la replaça soigneusement derrière l'oreille. Ce n'est qu'un détail, c'est vrai, mais combien révélateur ! Il l'aimait certainement assez, la voulait propre et bien tenue. Il était fier d'elle, lui qui se tenait au milieu de ces pauvres gens qui attendaient l'ouverture de l'asile et désiraient qu'elle paraisse élégante aux yeux de tous les miséreux qui

étaient là. Mais plus que toute autre raison qui aurait pu le pousser à faire ce petit geste, je crois qu'il avait une affection profonde pour elle : un homme ne s'occupe pas de l'élégance et de la bonne tenue d'une femme dont il n'a que faire et n'éprouve probablement aucune fierté.

Je me suis alors demandé pourquoi cet homme et sa compagne, qui, d'après leur conversation, travaillaient beaucoup, se voyaient réduits à mendier un toit pour la nuit. Il y avait dans sa façon de faire, une certaine fierté, un certain orgueil pour lui et pour sa « vieille ». Lorsque je lui demandai ce que moi, néophyte, je pouvais espérer gagner en ramassant du houblon, il me jaugea immédiatement, et me répondit que ça dépendait d'un tas de choses. Beaucoup de gens étaient trop lents à cueillir le houblon, et évidemment ça n'allait pas. Il fallait, pour réussir dans ce métier, se servir de sa tête aussi bien que de ses doigts, qu'il fallait faire manœuvrer à toute vitesse. Lui et sa « vieille » ne se débrouillaient pas trop mal, ils remplissaient tous deux le même coffre, et ne s'endormaient pas dessus ! Mais ça faisait des années qu'ils faisaient ça !



*Un cueilleur de houblon et son aide dans le Kent.*

« J'ai un copain qui est allé au houblon l'année dernière », dit l'un des hommes de la queue. « C'était la première fois, il est revenu avec deux livres dix shillings en poche, pour seulement un mois de travail. »

« Voilà ce que je voulais dire », fit le cueilleur de houblon, avec une nuance d'admiration dans la voix. « C'était un rapide, il était doué pour ce genre de truc. »

Deux livres dix shillings — deux dollars et demi — pour un mois complet de travail, si l'on est « doué pour ce truc » ! Avec, en plus, les nuits à la belle étoile, et la vie qu'on devait mener là-bas ! Il y a des moments où je me félicite de n'être pas « doué pour ce genre de truc », ou de n'importe quel autre truc d'ailleurs, et surtout pas pour la cueillette du houblon.

Pour m'aider, si j'avais vraiment envie d'aller cueillir le houblon, le vieux me donna quelques solides conseils, auxquels je vous demande de prêter toute votre attention, oh bonnes gens sans problèmes. Cela pourrait vous être utile s'il vous arrivait un jour d'échoir dans cette bonne vieille ville de Londres.

« Si tu n'as pas quelques vieilles boîtes de conserve ou quelques ustensiles de cuisine, tout ce que tu pourras dégoter, c'est du pain et du fromage. Et ça n'est pas ça qui te soutiendra ! Il faudra que tu boives du thé bien chaud, et que tu manges des légumes et un peu de viande de temps à autre, si tu veux travailler comme il faut. Tu ne pourras pas turbiner, si tu ne manges que des trucs froids. Je vais te dire ce que tu vas faire, mon gars. Tu vas partir le matin, fouiller dans les poubelles. Il y a un tas de vieilles boîtes à conserve là-dedans, qui te seront utiles pour faire la cuisine. Des belles boîtes, quelques-unes sont splendides ! C'est comme ça que moi et ma vieille nous avons eu les nôtres. »

(Il tendit son doigt vers le baluchon que tenait sa vieille, tandis qu'elle approuvait fièrement en remuant la tête, et rayonnait de bonheur, consciente de leur petite réussite dans la vie.) « Et ce pardessus est aussi bon qu'une couverture », continua-t-il en avançant les pans pour que je puisse constater de visu leur épaisseur. « Et, qui sait, dans quelque temps, je pourrai très bien me dégoter une couverture. »

La vieille femme acquiesça de nouveau, et rayonna de nouveau de bonheur, cette fois avec la certitude absolue qu'il trouverait sous peu une couverture.

« Pour moi, la cueillette du houblon, c'est un peu des vacances », conclut-il avec extase. « C'est un moyen très agréable de mettre deux ou trois livres de côté pour l'hiver. L'embêtant — et c'est par là certainement que le « truc » péchait —, c'est qu'il faut de temps en temps « se farcir le pavé ».

Il était évident que les années avaient laissé leur trace sur ce couple énergique, et que, tandis qu'ils trouvaient à leur goût le travail rapide auquel ils se consacraient, le fait de « se farcir le pavé », ce qui signifie en langage clair « marcher », commençait à peser lourd sur leurs épaules. Et comme je considérais avec pitié ces deux têtes blanches, je me demandais ce qu'il resterait d'eux dans une dizaine d'années.

Je remarquai alors un autre homme et sa femme qui avaient rejoint la queue. Tous deux avaient dépassé la cinquantaine. La femme, parce que c'était une femme, fut admise dans l'asile, mais lui, comme il était arrivé en retard, fut séparé de sa compagne, et on le jeta dehors. Il dut certainement vagabonder dans la rue toute la nuit.

La rue dans laquelle nous trouvions avait à peine six mètres de large, mur à mur, et les trottoirs en comptaient tout juste un. C'était une rue bordée d'habitations, et là, tout au moins, quelques ouvriers et leurs familles appréciaient un certain repos auxquels ils aspiraient. Et chaque journée, sept jours par semaine, d'une heure de l'après-midi à six heures du soir, la queue dépenaillée des pauvres qui venaient frapper à l'asile constitue le seul spectacle visible de leurs fenêtres et de leurs portes. Un



ouvrier vint s'asseoir sur le seuil de sa maison, juste en face de nous, pour prendre un peu l'air après le travail harassant de la journée. Sa femme vint le rejoindre mais, comme la porte était trop étroite pour les contenir tous les deux, elle resta debout. Leurs bébés vinrent se traîner devant eux. La file des gueux, à moins de trois mètres, ne semblait pas gêner l'ouvrier — quant aux pauvres, ils n'en avaient cure. Sous nos pieds venaient jouer les enfants du voisinage ; pour eux, notre présence était tout à fait naturelle. Nous faisons partie du paysage, tout comme les murs de pierre et les bordures de trottoirs. Ils étaient nés avec sous leurs yeux le spectacle de la queue pour l'asile, et l'avaient toujours vue au cours de leur brève existence.

À six heures, la queue commença à s'ébranler, nous fûmes admis par groupes de trois. Le nom, l'âge, l'occupation, le lieu de naissance, les moyens d'existence et le nombre de nuits passées dans l'asile, tout cela fut noté aussi rapidement que l'éclair par le surveillant. Comme je me retournais, un homme, qui me fourrait dans la main quelque chose qui ressemblait à une brique, me fit peur. Il me hurla dans les oreilles : « Pas de couteau, d'allumettes ou de tabac ? » « Non, monsieur », répondis-je en mentant comme le faisaient tous ceux qui étaient admis. Tout en descendant dans la cave, je regardais la brique qu'on m'avait collée de force dans la main, et je m'aperçus qu'en violentant légèrement mon langage, j'aurais pu appeler cet objet « du pain ».

J'en déduisis par son poids et sa dureté, qu'il n'avait certainement pas dû être levé.

La lumière était faiblarde dans cette cave. Avant même que je m'en sois aperçu, un autre homme avait glissé une écuelle dans mon autre main libre. Je distinguais dans une autre pièce encore plus sombre, où il y avait des bancs et des tables, quelques hommes. L'endroit sentait mauvais, et était très obscur. Les murmures des voix qui sortaient de l'obscurité, la faisaient encore plus ressembler aux antichambres des enfers.

Presque tous les hommes souffraient de la fatigue de leurs pieds. Avant de se mettre à table, ils ôtèrent leurs chaussures, et dénouèrent les haillons couverts de saleté dans lesquels leurs pieds étaient enveloppés. Ceci ajouta à la puanteur générale et me coupa l'appétit.

Je découvris alors que j'avais commis une erreur. J'avais mangé un repas copieux cinq heures auparavant, et pour faire honneur au repas qui m'était servi, il m'eût fallu un jeûne d'au moins deux jours. L'écuelle contenait exactement quatre décilitres de skilly. Un mélange de blé indien et d'eau chaude. Les hommes plongeaient leur pain dans les tas de sel qui jonchaient les tables crasseuses. J'essayais de faire de même, mais le pain semblait me coller à la bouche, et je me souvins des mots du charpentier : « il faut bien un demi-litre d'eau pour pouvoir avaler leur pain ! ».

J'allai donc dans un recoin sombre où j'avais vu qu'on pouvait avoir de l'eau. Puis je retournai à ma place, et attaquaï le skilly. C'était une mixture grossière, sans aucun assaisonnement, épaisse et amère. Je trouvais particulièrement écœurante l'amertume qui subsistait dans la bouche bien

après le passage du skilly. Je luttai vaillamment, mais je ne pus résister aux nausées qui me soulevaient le cœur, et n'avalai que quelques gorgées de skilly avec un peu de pain. Mon voisin d'à côté, qui avait déjà englouti sa part, attaqua la mienne, racla toutes les écuelles avoisinantes et s'enquêtait de quelque reste possible.

« J'ai rencontré un de mes copains, et il m'a payé un bon gueuleton », dis-je pour m'excuser du peu d'honneur que j'avais fait au repas.

« Et moi, je n'avais pas mangé une croûte depuis hier matin », me répondit-il.

« Et pour le tabac ? » m'informai-je. « Est-ce que le type à la porte va nous embêter avec ça ? »

« Non, non, me répondit-il, tu n'as pas à t'en faire. C'est l'asile le plus chouette que je connaisse, sur ce point tout au moins. Tu devrais voir, chez les autres, on n'arrête pas de te fouiller. »

Au fur et à mesure que les écuelles se vidaient, les bouches se déliaient.

« Le surveillant, ici, passe tout son temps à expédier des rapports aux journaux sur nous », dit l'homme qui se trouvait sur mon autre côté.

« Qu'est-ce qu'il peut bien leur dire ? » demandai-je.

« Oh, il prétend qu'on est des bons à rien, qu'on n'est qu'une bande de gouapes et de coquins qui ne veulent même pas travailler. Il raconte tous les vieux trucs que j'entends dire depuis vingt ans, mais qu'aucun d'entre nous ne pratique. La dernière chose qu'il a trouvée, c'est de dire comment un type se tire de l'asile avec un croûton dans sa poche. Quand il a trouvé une bonne poire bien mûre, il jette le croûton dans le caniveau, et demande à la bonne poire de lui prêter sa canne pour retirer le croûton du caniveau. Alors la bonne poire, tout émue, lui donne une petite pièce. »

Un tonnerre d'applaudissements salua cette bonne blague. De l'obscurité surgit une voix courroucée :

« On parle toujours de la campagne comme d'un coin où l'on boulotte bien, mais allez donc y faire un tour ! Moi, je reviens de Douvres, et en fait de nourriture, j'ai eu peu de balle. On ne te donne même pas un simple verre d'eau, alors, pour ce qui est de la boustifaille, tu repasseras ! »

« Je connais des gars qui ne sont jamais sortis du Kent, intervint une seconde voix, et ils s'en mettent plein la lampe, là-bas ! »

« Je suis passé par le Kent, reprit la première voix avec encore plus de colère, et Dieu me damne si j'y ai jamais bouffé à ma faim. J'ai toujours remarqué que tous les gars qui me parlent de tout ce qu'ils peuvent avoir à bouffer chez eux sont les premiers, lorsqu'ils sont à l'asile, à vouloir me faucher ma part de skilly. »

« Il y a des types à Londres, dit un homme en face de moi, qui bouffent pas mal ici, et qui n'ont pas envie d'aller à la campagne. Ils restent à Londres toute l'année, et ils ne savent jamais où ils vont crêcher avant neuf ou dix heures du soir. »

Tout un chœur d'approbation témoigna de cette façon de faire.

« Ce sont eux qui sont les plus malins », s'exclama une voix admiratrice.

« Naturellement », lui fit en écho une autre voix. « Mais ce truc-là, c'est pas bon pour des gars comme toi et moi. Eux, ils ont ça dans le sang. Ces

bougres-là ouvrent les portières aux beaux messieurs et vendent des journaux depuis le jour où ils sont nés, tout comme leurs pères et leurs mères l'ont fait bien avant eux. C'est une affaire d'entraînement, c'est ce que je dis, et toi et moi on crèverait de faim à faire ce qu'ils font. »

Ce discours aussi entraîna l'approbation générale. Puis quelqu'un constata qu'« eux n'étaient que des cloches, ils vivaient tout le long des douze mois de l'année à l'asile, et ils n'avaient jamais eu la chance de manger autre chose que l'éternel skilly et le pain de l'asile ».

« Une fois, j'ai récolté une demi-couronne à l'asile de Stratford », fit une nouvelle voix. Tout devint immédiatement silencieux et toute l'assistance se figea pour prêter l'oreille au récit incroyable. « Nous étions trois en train de casser des pierres, c'était pendant l'hiver et il faisait un froid de canard. Mes deux compagnons dirent qu'ils en avaient marre, et s'arrêtèrent de turbiner, mais moi, j'ai continué, histoire de me réchauffer. Arrivent les gardiens, ils empoignent les deux autres gars pour les fourrer au bloc pendant quinze jours, et, quand ils ont vu que moi, je travaillais, ils m'ont tous les cinq donné une pièce de six pence — en me disant de m'arrêter. »

La majorité de ces hommes, non, la totalité, d'après ce que j'ai pu en voir, détestent l'asile et n'y vont que par nécessité. Après leur « repos », ils sont bons pour deux ou trois jours et autant de nuits à traîner dans les rues, jusqu'à ce que le besoin d'un nouveau « repos » les ramène sur le chemin de l'asile. Naturellement ces ennuis continuels détruisent leur constitution, et ils en ont une vague notion. Mais ils pensent que ça fait partie des choses normales de l'existence, et ils ne s'en font pas pour si peu.

Quand ils sont en état de vagabondage, ils disent qu'ils sont « sur le pavé », alors que nous, aux États-Unis, nous disons que nous sommes « on the road », sur la route. Ils sont tous d'accord pour admettre que le plumard, le pieu ou le lit, c'est leur plus grand problème, et que la nourriture, c'est de la rigolade à côté. Le mauvais temps et les lois impitoyables sont en partie responsables de cet état de chose, mais les intéressés rejettent la responsabilité de leur condition sur les immigrants étrangers, les Polonais surtout, et sur les Juifs russes, qui acceptent de travailler à des salaires plus bas que ceux qu'ils demandent, et ont provoqué cette formidable exploitation de la part des employeurs.

Vers les sept heures, on nous appela pour faire notre toilette et pour aller au lit. Nous nous déshabillâmes, puis nous enveloppâmes nos vêtements dans nos pardessus, en les attachant avec nos ceintures. Puis nous déposâmes le tout en tas, soit sur une étagère, soit par terre — excellent moyen, entre parenthèses, pour que la vermine puisse se propager en toute liberté ! Ensuite, deux par deux, on nous fit entrer dans la salle de bains. Il y avait là deux baquets tout à fait ordinaires, et je suis certain, pour l'avoir constaté de visu, que les deux hommes qui nous avaient précédés s'étaient déjà lavés dans la même eau ; nous devions nous laver dans cette même eau ; elle ne serait pas changée pour les deux hommes qui nous suivraient. Je puis témoigner de cela, et je crois pouvoir dire que,

tous les vingt-deux hommes que nous étions ce soir-là, nous avons utilisé la même eau.

Je fis semblant d'éclabousser sur moi un peu du douteux liquide, puis je me hâtai de m'essuyer avec un torchon encore tout humide des corps qui s'en étaient frottés. Et ce n'est pas la vue du dos du malheureux qui était avec moi qui me fit regagner ma tranquillité d'esprit : il n'était, sous les morsures de la vermine, qu'une plaie sanglante ; d'ailleurs il ne cessait de se gratter pour apaiser ses démangeaisons.



*L'hôpital de Whitechapel.*

On me tendit une chemise de nuit — et je ne pus m'empêcher de penser aux nombreux autres hommes qui avaient dû la porter avant moi. On me donna aussi deux couvertures que je plaçai sous mon bras, et je m'avançai sans enthousiasme jusqu'au dortoir. C'était une pièce très oblongue, étroite, traversée par deux solides barres de fer, assez basses sur le sol. D'une barre à l'autre étaient tendus, non pas des hamacs, mais des morceaux de toile à matelas, de deux mètres de long sur un peu plus de soixante centimètres de large. La principale difficulté résidait dans le fait que la tête du lit était légèrement plus élevée que les pieds, ce qui donnait au corps une fâcheuse tendance à dégringoler. Comme nous étions suspendus par les mêmes barres, lorsqu'un des hommes remuait, même légèrement, le reste des dormeurs bougeait au même rythme. Toutes les fois

que je m'assoupissais, quelqu'un changeait sa position, ce qui me réveillait tout le temps.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi avant que je ne puisse trouver le sommeil. Il était seulement sept heures du soir, et les voix perçantes des enfants se firent entendre jusqu'à ce qu'il fut presque minuit, heure à laquelle ils cessèrent leurs jeux dans la rue. L'odeur était infecte et nauséabonde, mon imagination se donnait libre cours, et ma peau même me donnait le sentiment que j'approchais des bords de la folie. De tous côtés, des grognements, des soupirs et des ronflements m'enveloppaient comme l'auraient fait les beuglements sourds de quelque monstre marin. Plusieurs fois, sous l'emprise d'un cauchemar, l'un d'entre nous, par ses cris d'épouvante, nous réveillait tous. Au petit jour, je fus réveillé par un rat, ou par quelque autre animal, qui trottait sur ma poitrine. Dans le passage rapide qui va du sommeil au réveil, avant de recouvrir la totalité de mes esprits, je poussai un hurlement à réveiller les morts. Je ne réussis malheureusement qu'à réveiller les vivants, qui m'abreuvèrent d'injures pour les avoir si discourtoisement dérangés.

Le matin arriva enfin, avec son petit déjeuner de six heures composé comme d'ordinaire de pain et de skilly — j'en fis cadeau à l'un de mes voisins — et on nous répartit les différentes tâches à accomplir. Quelques-uns d'entre nous reçurent l'ordre de nettoyer et de frotter, d'autres de filer l'étope, et huit d'entre nous furent désignés pour se rendre, sous escorte, à l'Hôpital de Whitechapel pour y ramasser les ordures. C'était la façon par laquelle nous devons nous acquitter de notre skilly et de notre nuit de sommeil, et je sais que je les payai haut la main, et bien plus encore si c'est possible.

Bien que nous ayons écopé de la tâche la plus répugnante, on considérait que nous avions eu la meilleure part, et les hommes qui étaient avec moi s'estimaient avoir été très chanceux qu'on ait pu les choisir pour l'accomplir.

« Ne touche surtout pas à ça, mon pote, l'infirmière dit que ça peut te faire mourir », m'avertit mon compagnon de travail, comme je lui tendais un sac dans lequel il vidait un tas d'ordures.

Ces immondices provenaient des quartiers des malades, et je lui dis que non seulement je n'y toucherais pas pour un empire, mais encore que je ferais tout mon possible pour éviter qu'ils me touchent. Je dus malgré tout trimbaler le sac, et d'autres encore, et descendre toute cette pourriture sur cinq étages pour enfin vider le tout dans un vaste récipient que l'on aspergea rapidement d'un désinfectant efficace.

Il y a peut-être au fond de tout cela une petite consolation. Ces hommes des asiles, des soupes populaires et de la rue, ne servent strictement à rien. Ils ne sont d'aucune utilité, ni pour les autres, ni pour eux-mêmes. Ils encombrant le monde de leur présence, et seraient bien mieux s'ils n'existaient plus. Détruits par les privations, mal nourris, ils sont toujours les premiers à être anéantis par la maladie, et sont aussi les plus rapides à en mourir.

Ils sentent bien, en eux-mêmes, que les forces de la société ne tendent qu'à les rejeter violemment de la vie. Comme nous arrosions de désinfectant la salle des cadavres, le chariot qui transportait les cadavres de l'hospice arrivait avec cinq nouveaux morts. La conversation tourna alors sur la « potion blanche » et sur l'« assommoir », et tous s'accordèrent pour dire que le malade, homme ou femme, qui donne trop de fil à retordre à l'infirmier, ou qui a déjà un pied dans la tombe, était tout bonnement « nettoyé ». En clair les incurables et les rouspéteurs se voyaient administrer un « bouillon de onze heures » qui les expédiait dans un monde meilleur. L'important n'est pas que cette histoire soit vraie ou non, mais qu'ils la croyaient. Ils avaient même inventé un vocabulaire spécial pour en parler : « la potion blanche », l'« assommoir », et le mot « nettoyé ».

À huit heures, nous descendîmes dans une cave sous l'infirmier, où l'on nous servit le thé et tous les restes de l'hôpital. C'étaient, amoncelés dans un énorme plateau, tout un tas de résidus indescriptibles — des morceaux de pain, des bouts de gras et de lard, la peau brûlée de quelques morceaux de viande rôtie, des os, en gros, tout ce que n'avaient pas voulu les bouches et les doigts des malades qui étaient atteints de toutes sortes de maladies. Dans ce mélange infect, les hommes plongeaient les doigts, tripatouillaient, tâtaient, retournaient et rejetaient certains morceaux, et se battaient presque pour les meilleurs. Ce n'était certes pas joli à voir, des porcs ne se seraient pas conduits autrement. Mais les pauvres diables étaient affamés, et dévoraient gloutonnement, tous ces rebuts. Et quand tout le monde fut rassasié, ils enveloppèrent ce qui restait dans leurs mouchoirs et glissèrent le tout sous leurs chemises.

« Une fois, on m'a mis comme aujourd'hui à travailler ici, et qu'est-ce que je trouve dans ce machin ? Toute une cargaison de côtes de porc », me dit le Rouquin. Par le « machin », il désignait cet endroit innommable où l'on déchargeait tous les détritres qu'on arrosait d'un puissant désinfectant. « Elles étaient de tout premier choix, avec beaucoup de viande autour. Bon, je les ramasse et les mets dans mes bras, et je me cavale par la porte de la rue pour les donner à quelqu'un. Je ne trouve personne, alors je détale comme un fou, le surveillant à mes trousses (il pensait que je "mettais les voiles"). Mais juste avant qu'il ne me rattrape, je butai dans une vieille dame et je lui colle dans son tablier toutes mes côtelettes. »

Ô âmes charitables, et vous, tous les philosophes en chambre, descendez dans cet asile, et prenez donc une leçon de la part du Rouquin. Au plus profond de l'Abîme, il a accompli une action purement altruiste, comme jamais il n'y en eut à l'extérieur de cet Abîme. C'était bien de la part du Rouquin, et si par hasard la vieille dame a attrapé une maladie contagieuse en se pouléchant les babines avec le « beaucoup de viande autour » de ces côtelettes, c'était toujours une bonne action de sa part bien que ça diminue un peu la beauté du geste. Mais ce qui est particulièrement évident, dans toute cette histoire, d'après moi, c'est le pauvre Rouquin, soudainement affolé par toute cette nourriture qu'on s'appropriait à jeter.

Il y a un règlement dans les asiles, qui dit que tout homme qui y rentre doit y rester deux nuits et une journée. Mais j'en avais vu assez, j'en avais plein le dos, j'avais remboursé par mon travail le skilly et le lit, et j'avais envie de m'en aller.

« Dis donc, vieux, si on s'en allait », dis-je à l'un de mes voisins, en montrant du doigt la porte ouverte à travers laquelle le chariot des morts venait de sortir.

« Pour attraper quinze jours de tôle ? »

« Non, non, pour partir ! »

« Je suis venu ici pour me reposer », dit-il d'un air suffisant. « Une autre nuit de repos ne me fera pas de mal. »

Ce fut là tout ce que je pus en tirer, ce qui fait que je mis les voiles tout seul, comme un grand.

« Tu ne pourras plus revenir dormir ici », m'avaient averti les copains.

« Ça, il n'y a aucun risque que je revienne », leur dis-je avec une bonne humeur qu'ils ne purent comprendre. Et, me sauvant par la porte, je déta-lai à toute vitesse dans la rue.

Je m'empressai d'arriver à ma chambre, changeai mes vêtements, et moins d'une heure après mon escapade, je me trouvais dans les vapeurs d'un bain turc, me débarrassant de tous les germes et de toutes les autres choses qui avaient pu pénétrer mon épiderme, et souhaitant secrètement de pouvoir résister à une température de cent cinquante degrés, plutôt qu'à celle de l'eau bouillante.

## X - PORTER LA BANNIÈRE

« Porter la bannière », cela signifie marcher dans les rues toute la nuit, et moi, avec ce symbole si figuratif flottant bien haut, je suis sorti pour voir ce qu'il y avait à voir. Les hommes et les femmes marchent dans la nuit dans toutes les rues de cette vaste cité, mais j'avais sélectionné le West End, en faisant de Leicester Square ma base, et j'allais en reconnaissance, des quais de la Tamise jusqu'à Hyde Park.

La pluie tombait lourdement lorsque les théâtres se fermèrent, et la foule brillante qui en sortait avait beaucoup de mal à trouver un cab. Les rues en étaient pourtant remplies, mais la plupart étaient déjà retenus d'avance. Je vis alors les efforts désespérés d'hommes et de gamins en guenilles pour avoir un abri pour la nuit, en procurant des cabs aux ladies et aux gentlemen. J'utilise le mot « désespéré » à dessein, car ces pauvres gens se faisaient tremper jusqu'aux os dans l'espoir d'avoir un lit. Marcher dans la nuit sous un déluge, avec des vêtements mouillés et, en plus, le ventre à moitié vide, sans avoir mangé la moindre parcelle de viande depuis une semaine ou un mois, c'est une des épreuves les plus dures qu'un

## TABLE DES MATIÈRES

Préface .....	7
I - La descente .....	9
II - Johnny upright .....	18
III - Ma chambre et quelques autres .....	21
IV - Un homme de l'abîme .....	25
V - Ceux qui côtoient l'abîme .....	32
VI - Coup d'œil sur l'enfer .....	38
VII- Un décoré de la « Victoria Cross » .....	45
VIII- Le charretier et le charpentier .....	50
IX - L'asile de nuit .....	60
X - Porter la bannière .....	71
XI - La soupe populaire de l'armée du salut .....	77
XII - Le jour du couronnement .....	86
XIII - Dan cullen, docker .....	98
XIV - La récolte du houblon .....	103
XV - L'épouse de la mer .....	110
XVI - La propriété contre la personne humaine .....	113
XVII- L'inaptitude au travail .....	117
XVIII - Les salaires .....	122
XIX - Le ghetto .....	126
XX - Les cafés et les garnis .....	141
XXI - L'incertitude du lendemain .....	153
XXII- Le suicide .....	160
XXIII - Les enfants .....	165
XXIV - Vision de la nuit .....	170
XXV - Le cri des affamés .....	174
XXVI - La boisson, la tempérance et l'épargne .....	179
XXVII - La gestion .....	186
Le Défi .....	191





*Jack London (1876 - 1916)*

Durant l'année 1902, les multiples informations provenant de Londres sur la misère qui y règne abondent et traversent l'Atlantique. Des informations parcellaires, contradictoires et si incroyables qu'un certain jeune écrivain américain nommé Jack London, de juste 26 ans, décide de faire le voyage afin de s'immerger dans les bas fonds londoniens. Il réalise de l'intérieur, un terrible reportage sans concession qu'il publie en 11 épisodes dans le *Wilshire's Magazine* puis qui sera édité en livre, accompagné de soixante-dix-huit photographies faites par lui-même.

*C'est cette édition que nous vous proposons, dans la traduction de Louis Postif.*



Éditions l'Escalier  
Saint-Didier - Vaucluse  
[www.editions-lescalier.com](http://www.editions-lescalier.com)

ISBN 978-2-35583-215-4 22€



9 782355 832154

Illustration de couverture : Jack London dans l'East End - 1902